

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

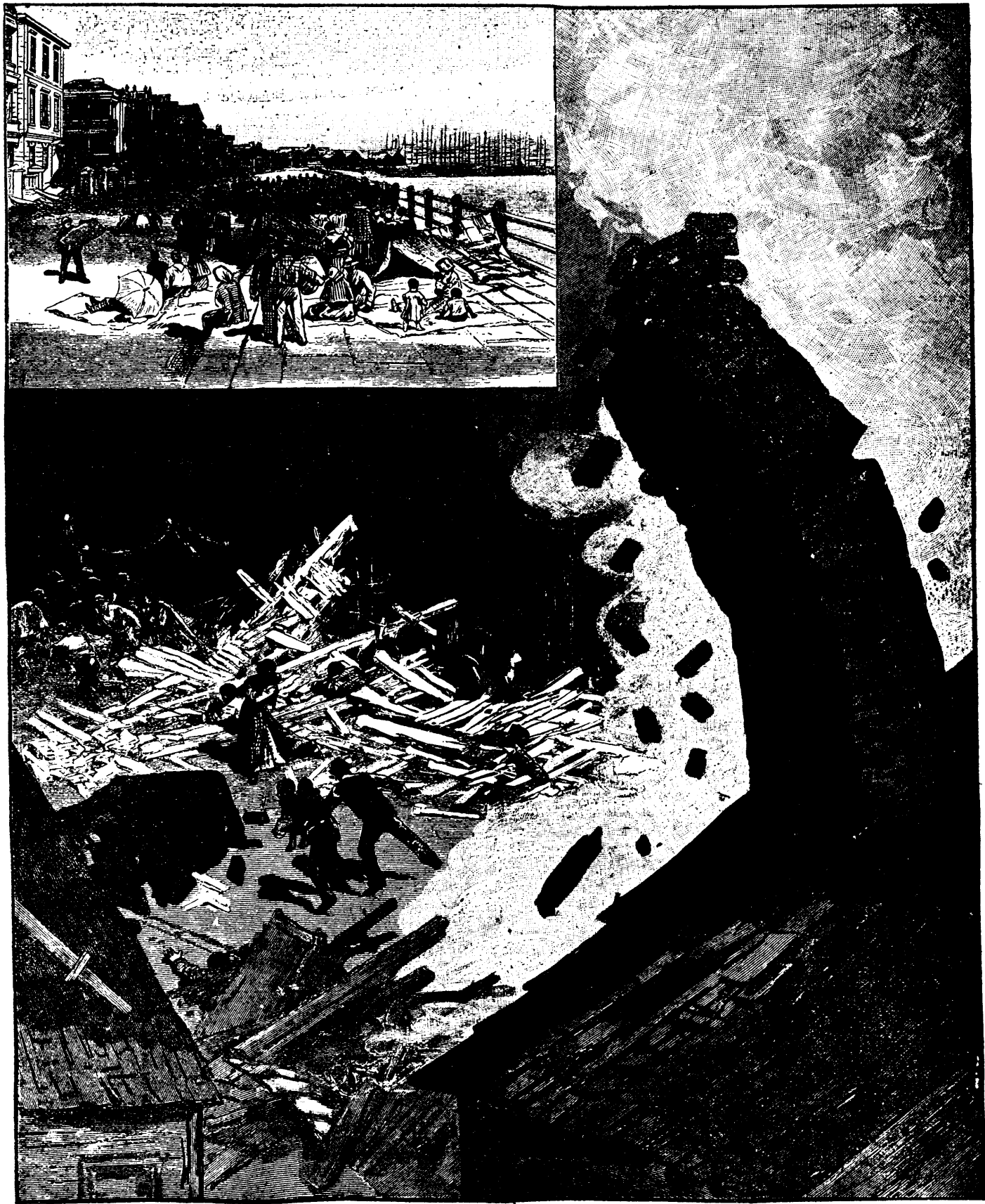
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 124—Samedi, 18 septembre 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



I. LES CITOYENS SE RÉFUGIENT SUR LA PLACE DE LA BATTERIE
CAROLINÉ DU SUD.—LE TERRIBLE TREMBLEMENT DE TERRE DE CHARLESTON.—LA PREMIÈRE SECOUSSE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 18 septembre 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Le drapeau du 14me, par Rémi Tremblay.—Scène de la vie mexicaine, par Arthur Appeau.—Le major Edmond Mallet.—En réponse à Hernance.—Le tremblement de terre.—Curiosités médicales : Peut-on mourir de peur.—Récréations de la famille.—Le code du chasseur.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux sœurs.

GRAVURES : Caroline du sud : Le terrible tremblement de terre de Charleston.—Scènes de désolation.—Colon mexicain mis à mort par une bande de sauvages Apaches.—Portrait du major Mallet.—Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	\$86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, le lot de \$50.00 a été réclamé par M. Napoléon Hawey, cordonnier, 69, rue Boisseau, Saint-Sauveur, Québec ; la prime de \$25.00 par M. O. Emile Dorais, Banque du Peuple, Trois-Rivières, et celle de \$10.00 par le Dr. G. A. Bourgeois, inspecteur des Postes de Trois-Rivières.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.



La charité, s'il vous plaît ?

C'est le lundi que vous entendez le plus souvent cette prière du pauvre, qui s'en va de maison en maison, dans les rues du commerce de Montréal.

Viellards décrépés, aveugles conduits par des enfants, vieilles femmes au chef branlant, estropiés de tous genres, boiteux, bossus, infirmes, invalides, paralytiques, tous les malheureux, souffreteux, affaiblis, poursuivent leur voyage douloureux demandant de ci, de là, au nom du Dieu de charité, de quoi soutenir la misérable existence qu'ils traînent, sans autre espoir que la mort pour délivrance.

C'est un triste spectacle que celui-là et quoiqu'on fasse on le verra longtemps encore, toujours peut-être.

La plupart des maisons de commerce de Montréal et de Québec, ont leur jour de charité. A Montréal, c'est le lundi qui a été adopté comme jour de distribution dans les rues Saint-Paul, Notre-Dame, Saint-Laurent, Saint-Joseph et Sainte-Catherine.

Le matin, le caissier a l'ordre de disposer de une à deux piastres, que l'on place, en cents, à portée de la main. Chaque pauvre qui entre reçoit l'aumône ; parfois quand cette somme est épuisée et que le défilé de la misère continue, on puise de nouveau à la caisse et on donne jusqu'au soir. Après quoi, le commerçant ferme son cœur et sa bourse ; tant pire pour les malheureux qui n'ont pu venir ce jour-là.

On ne donne que le lundi.

Dans d'autres quartiers c'est le samedi que l'on adopte pour faire l'aumône.

Les autres jours les pauvres diables s'en vont à l'aventure de rue en rue, demandant qui du pain, qui des vieux vêtements. D'aucuns se font des protecteurs qui leur donnent à jour fixe.

De temps à autre les donateurs remarquent qu'un de leurs protégés ne vient plus ; on y pense quelques instants, puis on l'oublie.

Le gueux est mort dans son taudis. C'est pourquoi il ne vient plus.

Que fait-on pour les pauvres obligés de mendier ?

Nous, le public, faisons peu, et beaucoup même ne font rien. C'est sur les communautés que retombe presque tout le fardeau de secourir les malheureux.

La meilleure institution qui existe parmi les laïques, est la Société de Saint-Vincent de Paul, qui est admirable de dévouement, mais dont les membres ne sont pas aussi nombreux qu'ils devraient l'être.

Quand à l'Etat, au Conseil-de-Ville, leur concours est presque nul.

Le voyageur sans ressources, le malheureux qui est chassé de son logis, faute d'argent pour payer son loyer, le pauvre enfin qui n'a ni feu, ni lieu, ni sou, ni maille, ni travail, n'a d'autre refuge que la prison.

C'est triste à dire, mais il est encore plus lamentable de voir, tous les hivers, des centaines, des milliers mêmes de pauvres hères ne pouvant trouver d'abri ailleurs que dans les postes de police, où on les traite exactement comme des ivrognes et des voleurs.

Dans les grandes villes d'Europe il existe des refuges, des *Workhouses*, des asiles de nuit ;—chez nous, rien.

Il faut mendier, aller en prison ou mourir.

En Egypte, la mendicité n'était permise sous aucun prétexte, et la peine capitale menaçait l'individu qui enfreignait cette loi, mais l'Etat fournissait du travail à tous les hommes valides désœuvrés.

On les employait à des travaux publics, percement de routes, de canaux, construction de monuments, de ports, etc. Plin dit même que les Pyramides ont été élevées par ce moyen.

Si le vieil historien dit vrai, il est assez étrange de voir que, seules parmi tant d'autres merveilles, les œuvres des désœuvrés aient résisté au temps et soient restés les monuments les plus imposants et les plus grandioses de l'antiquité.

Les Hébreux semblent n'avoir pas connu la mendicité.

Chez les Grecs, elle était défendue par les lois les plus sévères.

Ce sont surtout les Romains qui, sous les empereurs, ont le plus connu cette plaie qu'une société bien organisée doit chercher constamment à faire disparaître.

De nos jours, on mendie partout et plus encore dans les grandes villes qu'ailleurs, et on peut dire, je crois, que la mendicité est le produit de la civilisation.

Cependant il faut reconnaître que tous les mendiants ne sont pas dignes de pitié, et c'est en observant les faux mendiants qu'Alphonse Karr a eu raison de dire que si : "la pauvreté est une situation, la mendicité est une profession."

De tout temps on a essayé de se débarrasser de ces parasites.

Voyez ce que dit la vieille ordonnance du roi Jean, rendue en 1350

Pour ce que plusieurs personnes, tant hommes que femmes, se tiennent oiseux parmi la ville de Paris et ne veulent exposer leurs corps à faire aucunes besognes, ainsi truantent les aucuns, et les autres se tiennent en tavernes et bordeaux, est ordonné que toutes manières de telles gens oiseux, ou joueurs de dez, ou enchanteurs es rues, ou traudans et mendiants ayant mestier ou non, soit hommes ou femmes, qui soient sains de corps et de membres, s'exposent à faire aucunes besognes de labeur en quoi ils puissent gagner leur vie, et vident la ville de Paris de dans, trois jours après le cry.

Et si, après les dits trois jours, ils y sont trouvés oiseux ou jouant aux dez, ou mendiant, ils seront pris et menés en prison et tenus pendant l'espace de quatre jours. Et quand ils auront esté délivrés de la dite prison, s'ils sont trouvés oiseux ou s'ils n'ont bien dont ils puissent avoir leur vie, ou s'ils n'ont avec

de personnes suffisant, sans fraude, ils seront mis au pilory, et la tierce fois ils seront signés au front d'un fer chaud et bannis des dits lieux.

Malgré l'ordonnance du roi Jean et les autres, dit un écrivain français, la tradition de la mendicité s'est maintenue à travers les âges. Mendiants : modernes ou truands, leur nombre est énorme et s'accroît. Nous en connaissons un tout près Paris, qui mendie dans la semaine vêtu de loques et qui, le dimanche, met une redingote.

Ne voyons-nous pas la même chose au Canada ?

Qui de vous ne se souvient d'un certain aveugle mendiant, il y a quelques années, non loin d'une de nos principales églises, et qui était propriétaire d'immeubles ?

Ne vous rappelez-vous pas aussi deux chanteurs, l'un manchot, l'autre n'ayant qu'une jambe, se donnant pour des matelots, victimes de la guerre franco-prussienne, et qui, après avoir fait une excellente recette pendant la journée, passaient leur soirée à faire tout autre chose que le bien ?

J'ai connu, il y a dix ou douze ans, un homme bien bâti et solide qui, d'une voix pleurarde, demandait la charité, alors qu'il avait plus de quatre cents piastres en poche.

L'année dernière on voyait souvent un joueur d'orgue, parcourant les rues en moulant des airs idiots, et qui avait une magnifique propriété dans le Nord !

Il existe, à Montréal, des mendiants qui portent des robes de soie le dimanche.

Tous ces gens-là sont des exploités dont nous sommes les victimes, et leur place serait en prison aux travaux forcés.

Malheureusement, ils ont réussi à tromper un prêtre ou un citoyen respectable, et à obtenir le certificat exigé par la loi pour demander la charité.

Ceux-là sont heureux, ils ont une profession lucrative et ils peuvent vivre mieux que bien des avocats et des médecins, car ils ont au moins l'assurance d'avoir du pain sur la planche pour leurs vieux jours.

Mais les autres, ceux qui sont vraiment pauvres pour une cause ou pour une autre, quelle existence, quelle vie !

Ne plus pouvoir compter sur l'espoir et toujours craindre l'avenir. Se coucher tous les soirs sans savoir si demain on mangera.

On doit s'user vite à ce métier, que l'on fait parce que tous les autres sont inabondables ; les forces doivent s'en aller en peu de temps, et la mendicité tue sans nul doute son homme en quelques années.

Ce serait une erreur que de le croire sans faire de restrictions ; si c'est une loi générale qu'un mendiant ne peut vivre bien vieux, elle a des exceptions.

On a jugé, il y a un mois, à Paris, un homme accusé de mendicité, qui, en réponse à la question d'usage : "Quel est votre âge ?" a répondu : "Cent ans."

Oui, cent ans ! et il en a donné la preuve.

Avouez qu'il est lamentable de voir un centenaire mendier. Les mendiants octogénaires ne manquent pas chez nous, et à cet âge vingt ans de plus ne blanchissent guère les cheveux et n'ajoutent pas de rides au front.

Certes, je ne suis pas partisan de la laïcisation de la charité, car je sais bien que jamais une administration ne saura donner avec autant de tact et de délicatesse que le font les Sœurs, mais je voudrais voir les conseils municipaux des grandes villes s'occuper un peu de leurs pauvres.

On a des comités de toutes sortes ayant les noms les plus baroques, et des attributions qui font rêver : Comité des parcs et traverses ; comité de l'Hôtel de Ville ; comité de ci, comité de cela ; sous-comités, sous-sous-comités, comité de présidents de comités, etc., etc., est-ce que je sais !

Il n'y a jamais eu un échevin qui ait pensé à former un comité d'assistance publique, un comité de charité enfin, que l'on baptiserait d'un nom quelconque, mais qui ferait quelque chose pour les pauvres.

Avec un peu d'ordre et de travail et beaucoup

de tact, il serait facile d'avoir une liste complète, quartier par quartier et rue par rue de tous les malheureux de la ville et de leurs besoins.

Une fois ces renseignements obtenus, — et la police pourrait les avoir facilement, — on s'occuperait des moyens propres à soulager ces misères et même à en faire disparaître une partie.

Mais, n'y pensons pas !

. L'âge de ce mendiant dont je vous parlais tout à l'heure me rappelle que je ne vous ai pas encore dit un mot de ce vieillard illustre, Chevreul, dont la France vient de célébrer le centenaire.

La fête du doyen de tous les savants du monde, a été digne du pays qui l'a vu naître.

La liste des sociétés et des collègues qui sont venus féliciter le grand chimiste, remplirait six colonnes du *Monde Illustré*.

Tout ce que la France compte de célébrités dans les lettres, dans les sciences et dans les arts a tenu à honneur d'aller saluer ce vétéran de travail.

Un journal spécial, de seize pages, *Le Centenaire de Chevreul*, a paru ce jour-là ; une représentation organisée en son honneur a eu lieu à l'Opéra ; le roi d'Italie lui a envoyé le cordon de grand croix de l'ordre de la Couronne de fer ; empereurs, rois, souverains de toutes les Puissances lui ont envoyé leurs félicitations.....

C'était splendide !

. Les pièces de vers composées en l'honneur de M. Chevreul, pour cet anniversaire, sont nombreuses, mais je ne puis que vous citer les stances de M. Emile Guiard :

Cent ans ! Il a cent ans ! Que la jeunesse en fête
Chante un air de triomphe et porte haut la tête !
Prodiguons-lui palmes et fleurs ;
Que l'exemple nous serve et qu'il nous régénère.
Son siècle est accompli, le voilà centenaire,
Le grand doyen des travailleurs !

Un siècle de travail, de longues découvertes,
N'a pu briser ce chêne aux feuilles toujours vertes,
Qui vit naître et grandir sous lui
Des générations pour la mort déjà mûres ;
Et qui nous couvre encor de ses larges ramures,
Nous, les arbrisseaux d'aujourd'hui.

Ah ! que puisse le Ciel, écoutant ma prière, !
La prolonger encor cette longue carrière !
Et, si tout se compte ici-bas,
Pour que ce vieillard vive, ô marâtre Nature,
S'il te faut d'autres morts offertes en pâture,
Que ce vieillard ne meure pas !

Prends les jours de ces gens à la vie inféconde,
Qui ne savent marquer leur passage en ce monde
Que par leur instinct destructeur.
Prends leurs jours consacrés à la haine, à l'envie ;
Prends leurs jours, et fais-en une éternelle vie
Pour les Chevreul et les Pasteur !

Et maintenant, si vous voulez connaître le secret de cette jeunesse de cent ans, de cette force et de cette santé qui distinguent M. Chevreul, si vous désirez savoir ce qu'il a fait pour résoudre ce problème insoluble de ne pas connaître la vieillesse, je vous dirai tout bas qu'il a fait le contraire de ce que nous faisons.

Il n'a jamais bu que de l'eau, s'est toujours couché tôt et s'est levé à l'aube. Les excès lui ont toujours été inconnus.

Ah ! jeunes gens, vous n'aurez jamais cent ans !

Lion Lédoux

LE DRAPEAU DU 14^{me}

RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ AU MAJOR EDMOND MALLET

C'était à Cold Harbor. Les chefs des deux armées
Allaient conduire au feu leurs troupes décimées
Par des combats sanglants où la faux de la Mort
Couchait sur le gazon le faible avec le fort.
Nous avions affronté bien souvent la mitraille.
La légère escarmouche et la grande bataille,
Sans interruption, variaient à loisir
Un programme peu fait pour nous laisser moisir
Dans cette inaction autrefois si funeste
Aux troupes d'Annibal. Les étapes, du reste,
Étaient presque toujours trop longues à franchir.
Pas le moindre filet d'eau pour nous rafraîchir.

Sous un soleil de plomb, la poussière brûlante
Nous étouffait. La nuit, sans dresser notre tente,
Nous couchions dans la boue, à la pluie et sans feu.
Les plus forts n'étaient pas malades pour si peu,
Mais plusieurs en mouraient et les intempéries
Venaient prêter main forte au feu des batteries.
Bref, chez nous les tableaux de la mortalité
Étaient loin d'établir notre longévité.

.

Donc le trois juin l'an mil-huit cent soixante et quatre,
Selon notre habitude, il nous fallut combattre.
Ce n'était pas cela qui nous inquiétait
Mais notre bataillon seul en avant restait :
Notre gauche pliant, la charge meurtrière
De l'ennemi l'avait rejetée en arrière
Où l'on avait construit de fragiles remparts.
Pour nous, environnés, cernés de toutes parts,
Nous tirions en avant, du côté des rebelles
Qui, restés devant nous, à leur devoir fidèles,
S'écriaient de leur mieux pour nous exterminer.
Nous étions dans le bois : comment déterminer
Notre nombre ? Pour eux c'était chose impossible.
Ils croyaient voir en nous un obstacle invincible.
Notre feu bien nourri les tenait en arrêt ;
Ils n'osaient s'avancer à travers la forêt,
Ne voulant pas combattre une troupe nombreuse.
Mais, de leurs compagnons la fougue impétueuse,
Culbutant nos amis, nous avait contournés.

.

Groupe de tirailleurs, au poste abandonnés,
Nous restions là pourtant soumis à la consigne
Sachant que l'ennemi repoussant notre ligne,
Nous avait enserrés dans un cercle de fer.
Le bronze mugissait, faisant un bruit d'enfer ;
Les boulets en sifflant s'enfonçaient dans le sable ;
Des arbres s'abattaient. Ce vacarme effroyable
De nos blessés couvrant les cris désespérés
Se rapprochait toujours. Nous voyant entourés,
Nous nous sentions perdus.

Soudain une estafette
Transmit au commandant l'ordre de la retraite.
Une heure avant cela, par un autre courrier,
Le général avait fait dire à ce guerrier :
"Retraitez à l'instant." Mais le courrier, sans doute,
Sous les coups des vainqueurs dut succomber en route ;
On ne le revit plus. Ainsi le mouvement
De recul s'opéra sans notre régiment.
Des lignards réguliers c'était le quatorzième :
Un brave régiment trempé dans le baptême
Du feu dès le début de la guerre. Plus tard,
Vingt batailles avaient orné son étendard
De nombreux coups de feu reçus dans la mêlée.
Ce glorieux chiffon de bannière étoilée
Était chez nous l'objet d'un culte bien fervent.
Il flottait ce jour-là, caressé par le vent,
Et fièrement porté par le sergent Labelle,
Lequel malgré le feu d'un peloton rebelle
Sut nous le conserver.

Notre porte-drapeau
Ne songeait pas du tout à ménager sa peau.
Il n'avait pas vingt ans, ce vétéran imberbe,
Mais de son sang français il avait rougi l'herbe
Des champs virginien bien avant Cold Harbor.
On nous avait tué notre dernier major
Et notre bataillon, depuis une semaine,
Avait pour commandant un simple capitaine :
Le brave McGibbon, un héros éclipse,
Qui des prisons du Sud, récemment échappé,
Nous était revenu plein d'ardeur et d'audace.
Il nous dit : " Nous avons des rebelles en face,
Tandis que, sur nos flancs, en arrière surtout,
On entend crépiter des coups de feu partout.
Il nous faut cependant rejoindre notre armée.
La route en est peut-être en ce moment fermée.
Nous allons déployer et marcher prudemment
Afin d'arriver tous dans le retranchement
Où le reste du corps combat depuis une heure.
Pour tirer il faudrait une raison majeure,
Des partis ennemis patrouillent la forêt,
(J'admets que, pour ma part, je n'ai nul intérêt
À me faire pincer). Si leur ligne d'attaque
Se dresse devant nous, il faudra qu'on bivouaque
Entre deux feux, comptant qu'un hardi coup de main
De nos soldats viendra nous dégager demain,
Et, si nous rencontrons une simple patrouille,
Laissons-la doucement s'en retourner bredouille,
Ne tirons pas un coup, car il ne faudrait pas
Avoir tous les maudits rebelles sur les bras.

" Nous aurons, dispersés, une chance plus sûre
D'échapper au péril ; mais, à toute aventure,
Il faut prévoir le cas où l'on serait surpris.
Car notre cher drapeau ne doit pas être pris.
Il faut trente soldats pour lui faire une escorte.
S'ils sont aussi vaillants que celui qui le porte,
Nous pourrions rencontrer cinq cents diables d'enfer
Et les renvoyer tous retrouver Lucifer
Sans le moindre chiffon, sans la moindre parcelle
De ce noble étendard qui dans ses plis recèle
Les souvenirs aimés de combats glorieux
Et l'emblème des droits légués par nos aïeux.

" Si nous tombions aux mains d'une troupe nombreuse,
Capable d'écraser l'escorte valeureuse,
Qui m'accompagnera, ne songez pas à moi :
Dégagez le drapeau. Je pourrai sans émoi
Prevoir mon sort fatal, (car ma jambe blessée
M'empêche de courir). Heureux à la pensée
Que vous aurez encor ce glorieux chiffon,
Si l'ennemi me prend, je boirai jusqu'au fond
La coupe qu'il réserve aux fugitifs. En somme
Pour sauver l'étendard on peut bien perdre un homme
D'ailleurs, le régiment saura bien me venger.
Mais vous aurez aussi votre part du danger ;

Ce sera la plus belle : il faut bien du courage,
Lorsqu'on est prisonnier pour affronter la rage
De celui qui vous tient au bout de cent mousquets,
Cependant vous fuirez. Les énormes bouquets
D'arbres protégeront votre fuite. Sur trente
Il en restera vingt avec moi. Qu'une entente
S'établisse entre vous : ceux-là qui partiront,
Emportant le drapeau, se précipiteront
En courant vers l'endroit occupé par nos lignes.
Donc, qu'ils sortent des rangs tous ceux qui se croient dignes
De réclamer leur part des dangers à courir
Et qui, pour le drapeau, n'ont pas peur de mourir."

.

Il dit, et, dans l'instant trente hommes s'avancèrent ;
Sur un ordre du chef, d'autres se dispersèrent ;
La garde du drapeau s'élança sur les pas
De son chef qui boitait mais qui ne brouchait pas.
J'en étais. Nous marchions deux à deux ; le silence
N'était interrompu que par le bruit immense
Des milliers de canons qui vomissaient la mort.
Les arbres se tordaient et craquaient sous l'effort
Des boulets, des obus et autres projectiles
(Toutes inventions éminemment utiles)
Cela grinçait, sifflait, éclatait dans les airs,
S'enfonçait dans le bois, s'enfonçait dans les chairs,
C'était assourdissant mais, à part ce vacarme,
Rien du silence encor n'avait rompu le charme.

.

Tout à coup un juron près de nous retentit :
" Halte-là ! Rendez-vous ? Et toi, Yanké maudit,
Passe-moi ce drapeau," criaient un chef rebelle
En désignant du doigt notre sergent Labelle.
Un regard nous prouva qu'ils étaient cent au moins.
Prêts à nous fusiller, attendant néanmoins
L'effet que produirait sur nous cette apostrophe.
En résistant on eût hâté la catastrophe :
Ces Virginien là n'étaient pas patients ;
McGibbon le savait ; il nous dit : " Mes enfants,
Rendez-vous, il le faut, lutter est impossible ;
Si vous restez armés, vous leur servez de cible."
Les mousquets de nos mains tombèrent à l'instant :
Ils pouvaient nous flamber la tête à bout portant.
Nous nous trouvions là trente avec le capitaine,
Pourtant, il n'en resta pas plus qu'une vingtaine.

.

Lorsqu'on avait voulu s'emparer du drapeau,
D'un coup de poing Labelle avait fendu la peau
D'un grand Virginien, puis avait pris la fuite,
Alors dix d'entre nous partirent à sa suite.
Cent balles saluaient notre brusque départ ;
Nous tuant six soldats : ils dorment quelque part
De leur dernier sommeil. Quant au brave Labelle
Il tomba sous le feu de l'escouade rebelle ;
Le drapeau qu'il tenait à la main fut criblé
Je fus saisi d'horreur, et mon regard troublé
Me le fit voir gisant, pâle, ayant rendu l'âme.
Or, pour exécuter en tous points le programme
Qu'il était à propos de suivre, je songeais
À prendre le drapeau mais, comme j'allongeais
Le bras pour le saisir, ce fuyard intrépide
Reprit en bondissant, cette course rapide
Qui devait nous sauver, j'en étais bien certain.
Je le suivais de près.

Lorsqu'au fond d'un ravin
Nous sortîmes du bois, il faisait déjà sombre.
Nos zouzous étaient là. Voyant sortir une ombre,
Puis deux, puis trois, puis quatre, ils tirèrent sur nous
Sans nous faire aucun mal. " Allons, êtes-vous fous ?
Voyez cet étendard, est-ce un drapeau rebelle ?"
Leur cria le sergent. Puis ce brave Labelle,
S'arrêtant à mi-côte et plantant son drapeau
Nous dit : " Ralliez-vous autour de ce lambeau
Il est bien mutilé mais on n'a pu l'abattre."
Ralliés, notre nombre était réduit à quatre :
Quatre hommes échappés à leur feu des ennemis
Rapportant l'étendard à leur garde commis.

.

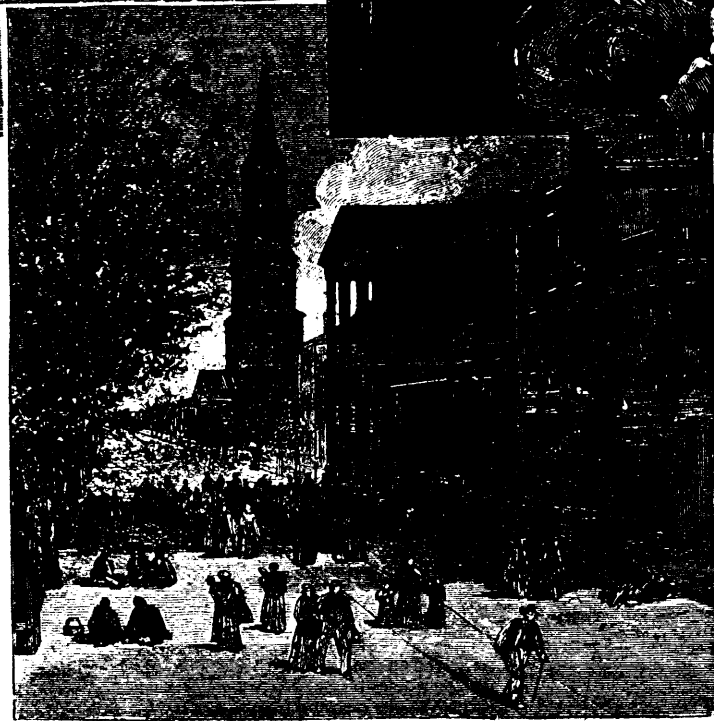
On nous apprit alors qu'à très peu de distance
Le brave bataillon dont nous pleurons l'absence,
Réduit à cent soldats, faisait le coup de feu.
Nous rejoignîmes donc ces braves. Au milieu
Du bruit assourdissant de notre artillerie
Ils étaient alignés près d'une batterie.
Une immense clameur salua le drapeau.

.

L'adjudant McGibbon brandissait le fourreau
De son sabre. Il était frère du capitaine.
Il nous avait suivi n'emportant que la gaine
De son glaive, resté là-bas dans la forêt.
Il pleurait en songeant à son frère et jurait
Qu'il ferait payer cher à l'armée ennemie
Ce que, dans sa douleur, il traitait d'infamie.
L'autre, un Américain, jeune sous-lieutenant,
Songeant à notre exploit, était tout rayonnant
Quant aux deux Canadiens : le sergent et moi-même,
Nous nous flattions d'avoir, en ce péril extrême
Agi d'une façon digne de nos aïeux.
Si je retrace ici cet exploit glorieux,
C'est que je tiens beaucoup à vous faire connaître
Le nom de ce héros qu'on oublie peut-être
Or, vous ne pouvez pas oublier Cold Harbor :
Vous y fûtes blessé, vous en souffrez encor.
De contrôler ces faits il vous sera facile,
Vous êtes un chercheur, vous êtes francophile,
Et, sachant votre goût pour de pareils récits,
J'ai voulu vous narrer ces détails inédits.

RÉMI TREMOLAT.

Stoke Centre, 4 septembre 1886.



1. La rue Broad, vis à vis le bureau de Poste.—2. La rue de l'église Saint-Philippe (côté nord).—3. Les citoyens se réfugient dans le parc Washington : Secours aux blessés et aux mourants.—4. La rue Meeting.—5. La rue Court (à gauche se trouve le poste central de police)

CAROLINE DU SUD.—LE TREMBLEMENT DE TERRE DE CHARLESTON.—SCÈNES DE DÉSOLATION

[Pour le Monde Illustré]

SCÈNE DE LA VIE MEXICAINE

(Suite)

VI

INQUIÉTUDES DE FRANCISCO

RETOURNONS maintenant à nos deux amis, Francisco et Cuchillo, que nous avons quittés pour suivre Maurice.

Les deux Mexicains suivirent longtemps des yeux la haute taille du trappeur qui s'éloignait rapidement. Quand il eut disparu, ils poussèrent un soupir et se placèrent de manière à surveiller toute la prairie.

Francisco, tout en veillant attentivement, se demandait tout bas si le trappeur réussirait. Certes, il ne doutait pas de l'habileté et de la prudence de son ami, mais comment pourrait-il, en s'aventurant dans un pays qu'il ne connaissait pas, éviter les Indiens. Et s'il réussissait, comment pourrait-il arriver jusqu'à Inez, une captive qui, par conséquent, devait être gardée à vue ?

Ses idées changèrent peu à peu de cours ; il voyait Maurice rampant avec précaution dans la prairie ; il approchait, un sourire se jouait sur ses lèvres. Au moment où il levait la tête pour jeter un coup d'œil dans le camp, deux Apaches se précipitaient sur lui et le terrassaient.

Un cri sourd sortit de la poitrine de Francisco, et il regarda autour de lui d'un air hébété. Son regard rencontra Cuchillo qui l'examinait d'un air étonné.

Ces pensées remplissaient son cœur d'une crainte indéfinissable qui lui faisait désirer vivement le retour du Canadien.

Pendant ce temps, la nuit était venue, une nuit sans crépuscule, une vraie nuit des tropiques. Le ciel, d'un bleu profond, était semé d'étoiles sans nombre, dont la lumière scintillante était absorbée par celle plus nette de la lune, à mesure

que celle-ci s'avavançait dans l'espace. Des bruits sans nom, apportés par la brise, passaient indistincts, se confondant avec le bruissement des feuilles.

Dans la prairie, aucun être n'apparaissait aux yeux de nos aventuriers.

Deux mortelles heures, longues comme des siècles, passèrent sans amener le retour du trappeur.

La situation devenait intolérable, et Francisco ne put y tenir plus longtemps. Son imagination surexcitée lui montrait le Canadien blessé et prisonnier des Apaches, et déjà il se levait pour aller à sa recherche, quand Cuchillo se pencha vers lui et lui souffla à l'oreille :

—Voyez donc, señor, comme les herbes remuent, là-bas.

Je l'ai déjà dit, la lune éclairait toute la prairie et permettait à nos amis de signaler tout danger. A cent pas devant eux, l'herbe était agitée comme dans la journée lorsque le jaguar était apparu.

—Nous sommes découverts, pensa Francisco en saisissant sa carabine qu'il amorça de nouveau. Maurice est pris, et ces chiens veulent nous faire prisonniers aussi ; mais per Dios, ils n'auront que mon cadavre.

Celui qui avait causé l'alarme s'avavançait toujours, sans se douter que sa vie fut en danger. C'était bien un homme, mais on ne pouvait voir si c'était un indien, car il rampait avec précaution, s'arrêtant quelquefois pour écouter.

—En voilà un qui va partir pour les prairies bienheureuses, murmura Cuchillo lorsque l'inconnu fut à trente pas ; que Wacondah le reçoive dans son sein.

Au moment où il allait lâcher la détente, une voix bien connue cria :

—Ne tirez pas, corbleu ! c'est moi.

—Maurice ! dit Francisco avec un soupir de soulagement.

—Eh ! oui, c'est moi dit celui-ci en s'asseyant auprès de ses amis.

—Eh bien ?

—Eh bien, Francisco, j'ai vu votre fiancée.

Un flot de sang monta aux joues du jeune homme.

—Conte-nous cela, dit Cuchillo.

—En vous quittant, commença Maurice, je me dirigeai vers ce bouquet d'arbres que vous voyez devant nous. Quand je l'eus atteint, je cherchai à m'orienter. Un hennissement de cheval m'indiqua l'endroit où étaient campés les Indiens. J'avais à peine fait deux cents pas dans cette direction, que je me trouvai en face du camp. Deux pas de plus, et je me trahissais ; heureusement, je m'arrêtai et je regardai. Les guerriers n'étaient pas encore de retour, et il n'y avait au camp que les vieillards et les enfants.

—Au bout d'une demi-heure, comme il commen-

ils nous auront bientôt rejoints et pris. Alors notre sort ne sera pas douteux. Il faut donc trouver un plan pour remédier à notre infériorité.

—Vous avez encore raison, dit Francisco. Vous avez donc trouvé un plan ?

—Oui, j'en ai trouvé un.

—Dites-le alors, dites-le vite.

—Je vous l'expliquerai demain. Pour le moment, laissez-moi dormir un peu, je suis brisé de fatigue.

Francisco se résigna à attendre. Quant au trappeur il dormait déjà ; Cuchillo se coucha à côté de lui, et Francisco prit le premier quart de veille.

VII

LIBRE !

La journée parut horriblement longue à dona Inez.

Elle résolut de passer la journée dans sa tente, ne voulant pas donner l'éveil à ses soupçonneux gardiens ; à mesure que le temps passait elle devenait de plus en plus nerveuse.

—Si j'allais manquer le rendez-vous, pensait-elle, si les Indiens refusaient de me laisser promener ?

Cette pensée la fit frémir, et elle ne voulut pas s'y arrêter.

—Dieu me protégera, ajouta-t-elle.

La journée finit enfin, le soleil disparut à l'horizon, et l'obscurité envahit rapidement la prairie.

—Allons, murmura la jeune fille après une courte prière.

Elle sortit. Son cœur battait bien fort, mais son visage restait calme. Personne ne fit attention à elle ; on connaissait ses habitudes. Elle suivit lentement le chemin qu'elle avait parcouru le soir précédent.

Arrivée au lieu du rendez-vous, elle s'arrêta et son regard inspecta anxieusement tous les coins et recoins de la clairière.

Personne ! il n'y avait personne ! Son cœur se serra et des larmes coulèrent sur ses joues.

Elle appela d'une

voix tremblante ; l'écho seul lui répondit. Hélas ! c'était donc vrai, Maurice et ses amis avaient succombés !

A ce moment une clameur s'éleva du côté du camp ; des hurlements féroces faisaient retentir les échos de la solitude.

—Je suis perdue, pensa Inez ; on s'est aperçu de mon absence et on va se mettre à ma poursuite.

Ses jambes se dérochèrent sous elle, ses yeux se fermèrent et elle tomba évanouie sur l'herbe.

Quand elle reprit connaissance, elle était couchée au fond d'un canot, monté par un homme, qui ramait avec ardeur tout en se tenant dans l'ombre projetée par les arbres qui garnissaient les rives.

—Où suis-je donc ? murmura la jeune fille en se soulevant à demi.

—Ne craignez rien, señorita, c'est moi, dit Maurice, qu'on a sans doute reconnu.

—Vous, señor ! Ah ! oui, je me souviens... Mais je ne vois pas vos compagnons, ajouta-t-elle après un court silence.

—Mes amis sont en route pour nous rejoindre, répondit Maurice ; ils ont pris la voie de terre.

—Nommez-moi ces deux braves qui n'ont pas hésité à se joindre à vous, afin que je puisse mettre leur nom et le vôtre dans mes prières.

—Vous les connaissez, señorita ; l'un est Cuchillo, le pion, l'autre est don Francisco Miramon.

—Don Francisco ! s'écria Inez en rougissant.



Colon mexicain mis à mort par une bande de sauvages Apaches.

çait à faire sombre, j'allais me rapprocher du camp lorsque j'entendis derrière moi les hurlements des guerriers qui revenaient de la chasse. Il n'était pas prudent de sortir à présent ; j'attendis. Un moment après l'arrivée des chasseurs, dona Inez sortit de sa tente et se dirigea vers la rivière.

—Bon, dis-je, bonne affaire.

—Je la suivis de loin et, quand elle fut assez éloignée, je m'approchai et je lui parlai.

—Pourquoi ? demanda Francisco ; ne valait-il pas mieux lui laisser ignorer que nous sommes venus à son secours. Maintenant qu'elle sait tout, sa joie peut nous trahir.

—Il le fallait bien ; autrement, comment aurions-nous fait pour nous entendre avec elle sur les moyens à prendre pour favoriser sa fuite ? D'ailleurs, vous n'avez rien à craindre, Inez ne se trahira pas.

—Ensuite, ensuite, dit Cuchillo.

—Ensuite, je suis revenu ici en faisant un détour pour examiner les abords du camp.

—Quand agirons-nous ? demanda Francisco.

—Demain soir.

—Demain soir, je...

—Vous vous trompez, interrompit Maurice ; vous et Cuchillo ne la verrez qu'après demain.

Francisco le regarda avec surprise.

—Vous comprenez comme moi, mon cher, que si nous enlevons votre fiancée sans mettre les Apaches dans l'impossibilité de nous poursuivre,

Maurice sourit, mais il garda le silence et parut fort occupé à diriger le canot qu'il lança au milieu de la rivière.

—Comment se portait ma mère... et Fabian, quand vous êtes parti? demanda Inez.

—Sauf la douleur de vous savoir aux mains des Apaches, votre mère était en parfaite santé. Don Fabian a été blessé, peu dangereusement, il est vrai, en vous défendant.

Inez poussa un soupir de soulagement, et, cédant peu à peu à la fatigue, elle s'endormit.

Elle reposait depuis assez longtemps lorsqu'elle fut réveillée par un coup de fusil. Ses regards s'arrêtèrent sur le Canadien qui se baissait pour prendre sa carabine.

—Les Indiens! dit-elle avec effroi.

—Non, *senorita*, c'est un signal de nos amis; nous sommes arrivés.

En même temps, il tira à son tour. Deux autres détonations lui répondirent sur la rive gauche.

—Allons, ils ont réussi, murmura-t-il, en ramant vers la rive.

Au moment où le canot accostait, deux hommes parurent sur la grève.

—Avez-vous réussi? demandèrent-ils ensemble.

Maurice aida Inez à descendre du canot.

—Inez, chère Inez, vous nous êtes rendue enfin, s'écria l'un d'eux en couvrant de baisers la main que la jeune fille lui abandonna.

—Voyons, Francisco, dit Maurice, modérez-vous, et donnez-nous à manger.

—Vous tombez bien. Cuchillo a lacé un bison, ce matin, et nous sommes en mesure de vous offrir une tranche de venaison.

Maurice et Inez mangèrent avec appétit, et lorsqu'il eût fini, le jeune homme se tourna vers Francisco :

—Les chevaux?

—Nous en avons quatre qui paissent dans la prairie, à deux pas.

—Alors partons, dit Inez, les Indiens doivent être à notre poursuite, et il ne ferait pas bon de les attendre.

—Oh! ne craignez rien, répondit Francisco en riant, grâce à notre ami Maurice, ils ne sont pas plus dangereux qu'un troupeau d'antilopes.

—Au fait, dit Maurice, contez-moi cela.

VIII

L'IDÉE DE MAURICE

—Je commence; mais avant je vais raconter à *senorita* ce que nous avons fait depuis notre départ du rancho.

—Vous ne savez pas, continua Francisco en s'adressant à Inez, que nous avons poursuivi les Apaches à pied. Cela nous fut d'un grand secours tant que dura la poursuite. Mais après, tout changeait. De chasseur nous devenions gibier, et il importait que nous pussions courir mieux que le chasseur. Cela était difficile, car les Apaches avaient de bons chevaux et nous étions à pied.

—Je ne sais trop comment nous serions sortis de là sans Maurice. D'après lui, il n'y avait qu'un moyen: s'emparer des chevaux qu'il nous fallait et disperser les autres. Rien n'était plus simple, en effet; mais comment faire? Notre ami nous expliqua son plan et nous chargea d'en exécuter une partie.

Francisco s'arrêta un instant pour respirer.

—Avant de partir, reprit-il en se tournant vers le trappeur, nous avons fabriqué une dizaine de fagots de mimosas. Grâce à vos indications, nous atteignîmes l'endroit où étaient les chevaux. Nous réussîmes à monter à cheval, et nos lasso capturèrent les deux autres. Pendant que je restais à la garde de ces montures, Cuchillo s'était approché des autres — il y en avait cinq, je crois — et tout en leur parlant doucement, il leur attachait les fagots à la queue. Ce fut bientôt fait; deux minutes après les chevaux avaient disparus. Quant à nous, nous avions lancé nos montures au galop car nous entendions les Indiens qui arrivaient en hurlant. Nous avons galopé jusqu'au lever du soleil et depuis ce temps les chevaux se reposent.

—A combien estimez-vous la distance que vous avez parcouru?

—Douze ou quinze lieues environ, répondit Francisco. A votre tour maintenant, Maurice, dites-nous comment vous avez réussi.

—Quand je vous quittai, dit Maurice, j'allai

me placer à l'une des extrémités de la clairière, à deux pas des canots.

—De ce poste, je vis *senorita* sortir de sa tente qui allait m'attendre au rendez-vous. Tout à coup, j'entendis le galop des chevaux. Les Indiens se levèrent précipitamment et coururent suivis des femmes et des enfants.

—C'est le moment, dis-je, allons.

—Je sortis de ma cachette et j'éventrai cinq canots avec mon hachete. Quant au sixième, le mettre à l'eau, saisir une pagaie et m'éloigner, tout cela fut pour moi l'affaire d'un instant. Quand j'arrivai à l'endroit où je devais rencontrer dona Inez, je ne vis personne, mon cœur se serra.

—Elle croit que nous sommes découverts, pensai-je. J'allais me rembarquer quand j'aperçus un corps étendu sur le sol, c'était *senorita*. Je la transportai dans le canot où elle reprit connaissance. Ensuite, j'ai ramé jusqu'ici sans avoir rencontré les Indiens.

—Maintenant que nous avons mangé et causé, continua-t-il, à cheval et partons.

On amena les chevaux, et après avoir fait une espèce de selle avec le zarape et le lasso de Cuchillo pour Inez, la petite troupe partit au galop.

IX

RETOUR

Une semaine après ces événements, trois cavaliers et une femme couverts de poussière descendaient au galop la route escarpée qui mène au rancho del Sause.

Arrivés devant la porte, ils s'arrêtèrent et mirent pied à terre.

—Frappe, commanda un cavalier à un de ses compagnons.

Celui-ci obéit. Un aboiement sonore lui répondit, puis une voix, jeune et bien timbrée, se fit entendre.

—La paix, Diamant. Dominguez, ouvrez cette porte.

Un moment après la porte s'ouvrit, et un jeune homme s'avança en disant :

—Caballeros, soyez les bien.....

—Eh bien, qu'as-tu donc? demanda un des cavaliers, en le voyant s'arrêter et pâlir.

—Francisco, Maurice, Cuchillo, balbutia le jeune homme.

—Et moi, frère, dit une voix douce à son oreille, tu m'oublies donc!

—Ciel, Inez! s'écria Fabian.

—Oui, c'est moi, mon bon Fabian, répondit la jeune fille en se jetant dans les bras de son frère.

Au bout d'un instant, la jeune fille se dégagea et dit d'une voix émue :

—Et notre mère?

—Je vais la préparer à vous recevoir, dit vivement Fabian.

—Inutile, mon cher, répondit Francisco, voici Joséfa qui vient nous chercher.

En effet, dona Luisa avait vu les voyageurs et les avait reconnus, on pouvait entrer maintenant.

Nos amis suivirent Joséfa.

Il est des scènes qu'il faut renoncer à peindre. Aussi, l'on ne saurait décrire les transports de dona Luisa et de sa fille.

Pendant ce temps-là, Fabian se faisait raconter par Francisco les principaux incidents du voyage.

—Ah! mon cher Maurice, dit-il quand son ami eut terminé, comment pourrions-nous nous acquitter envers vous?

—Accordez-moi votre amitié, et je vous tiendrai quitte. Cependant, reprit le Canadien, si vous voulez me faire plaisir, accordez-moi la liberté de Cuchillo.

—Mon amitié, vous l'aviez déjà, répondit Fabian. Puisque vous me le demandez, je vous accorde la liberté de Cuchillo et je lui donne en outre deux onces d'or pour l'aider à s'équiper.

—Caballeros, dit dona Luisa, soyez bénis pour le dévouement dont vous avez fait preuve. Francisco, ajouta-t-elle, je ne connais qu'un moyen de vous récompenser. Demain nous commencerons les démarches nécessaires pour vous unir à celle que vous avez sauvée.

—Vous me comblez, *senora*, répondit Francisco en lançant un regard brûlant à Inez, qui devint rouge comme une grenade en fleur.

—Quand à vous, *senor*, continua la vieille dame

en s'adressant à Maurice, je n'ai que mon amitié et ma reconnaissance à vous offrir.

—Et c'est là tout ce que je demande, répondit Maurice en s'inclinant. Je me contente d'avoir prouvé la vérité de ces paroles: "Un bienfait n'est jamais perdu."

ARTHUR APPEAU.

FIN.

LE MAJOR EDMOND MALLET

Nous avons aujourd'hui le plaisir de présenter à nos lecteurs le portrait et la biographie d'un compatriote qui, par sa bravoure chevaleresque, s'est distingué sur le champ d'honneur, dans vingt-deux des plus sanglantes batailles, durant la dernière guerre de sécession. C'est un des nôtres qui a prouvé, une fois de plus, que les Canadiens-Français sont toujours demeurés attachés à la Foi, et à la langue de leurs ancêtres, que leur sang n'a pas dégénéré et qu'il coule dans leurs veines aussi pur, aussi vivace qu'aux jours où nos ancêtres laissaient la vieille Normandie pour jeter les bases d'une colonie, en Amérique.

Nous voulons parler du Major Edmond Mallet, de Washington, D. C., notre populaire compatriote et concitoyen qui a été choisi l'année dernière à l'unanimité pour présider le grand Congrès National de Rutland.

Le major Mallet, dont la famille est originaire de Bretagne, est né à Montréal, le 17 novembre 1842. En 1849, sa famille alla s'établir à Oswego. En 1861, lors de la guerre de sécession, il s'engagea, arriva rapidement au grade de sous-lieutenant, puis d'adjutant et devint major à la fin de la guerre.



A la bataille de Cold Harbor, en Virginie, le 1, 2 et 3 juin 1864, le 81^{ème} fut placé au premier rang. Pendant la première journée, M. Mallet eut son cheval tué sous lui, et le troisième jour, pendant une charge à la baïonnette contre les fortifications de l'ennemi, il fut grièvement blessé par une balle qui lui atteignit les intestins.

Après la guerre, M. Mallet continua ses études de droit que la guerre avait interrompues, puis il accepta une place de commis au trésor, à Washington. Plus tard, il fut agent spécial des sauvages à Puget Sound, mais le climat le força à donner sa démission et il revint au Trésor.

Le major Mallet est le fondateur de l'Institut littéraire Carroll. Il est président général de l'alliance Saint-Jean-Baptiste, qui comprend tous les Etats de l'Union Américaine.

Il prend part à tous les mouvements qui ont pour but, le bien et la gloire du nom Canadien. Il est avant tout catholique, et ami dévoué des écoles paroissiales et de la presse canadienne.

— Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication: "Les Deux Sœurs." L'abonnement est strictement payable d'avance.

EN RÉPONSE A HERMANCE

LES vers qui précèdent votre *simple mot* ou plutôt le commencement, résumant justement ma pensée, aimable Hermance, et je suis heureuse de l'avouer, il existe entre nos sentiments une ressemblance quelque peu frappante. Toutefois, je n'ai pas l'audacieuse prétention de croire que je puisse m'exprimer aussi délicatement, aussi harmonieusement que vous le faites, et si naturellement; cependant, tout ce que vous alléguiez mon cœur le ressent, et je continuerais avec raison en appuyant votre thèse que

“ Quand l'amitié me tend la main
 “ Je romps avec toutes mes craintes,
 “ N'attendant plus du lendemain
 “ L'amour, ses tourments et ses feintes.”

Voici comment il arrive que, sous l'étreinte chère de votre main, je sens mon cœur se dilater à un tel point, que les mots me manquent pour décrire mes pensées.

J'ai oui dire une fois à un jeune orateur, auquel on demandait d'adresser la parole à une nombreuse assemblée: “ Messieurs, quand on me demande de parler en public, et que je n'y suis pas préparé (va sans dire), j'ouvre ma poitrine et, mettant mon cœur à découvert, je le laisse dire ce qu'il ressent.” Eh! bien, je vous assure que cette fois il s'en tira mieux que je ne pourrais le faire; qu'importe, je vais essayer la même chose aujourd'hui, et vous me saurez gré de ma bonne volonté, n'est-ce pas?

Hermance, vous me demandez qui je suis? Dois-je le dire? C'est mon secret! Jamais je n'ai voulu découvrir mon nom, mais je vous ferai le portrait fidèle de Marguerita: Blonde (dans toute son acception), passant un peu la vingtaine. Jugez maintenant si mes mots sont vrais.

Elevée sur les rives enchantées du majestueux fleuve Saint-Laurent, respirant chaque jour l'air embaumé de la campagne, l'une des plus belles du Bas-Canada. J'aime les fleurs, je m'enivre de leurs parfums; j'adore vos écrits, Hermance, je les lis et relis à l'envi, cherchant comme l'abeille industrieuse, à en extraire le suc exquis de la douceur qui en découle, pour en tirer profit. Il est d'usage, chez nous, de ne rien laisser perdre.

En vérité, ma bonne amie (vous m'avez déjà donné ce doux nom), il existe chez les femmes une certaine analogie d'idées que nul n'a pu décrire, et qui, cependant, à sa raison d'être.

C'est ainsi que vous lire m'a suffi pour vous comprendre, au point qu'il me semble vous connaître.

La générosité de votre accueil est le fait d'un grand cœur. Vous attachez beaucoup d'importance à la douce sympathie, et moi, ce mot est l'âme de ma vie; si, avec la gracieuse bienvenue de monsieur le rédacteur, il m'est encore permis de tracer quelques lignes ici, je vous esquisserai du mieux que je le puis ce que j'y trouve de véritable bonheur. Dites, qu'en pensez-vous?

Merci mille fois, Hermance, de votre avis de l'autre jour. Me demander de donner de mon affection à quelqu'un, c'est me faire un suprême plaisir. Mon cœur ne cherche qu'à s'épancher, et mon bonheur est de faire celui de mes semblables. Oui, Angelin et Ninette, désormais vous êtes mes amies, et si vous êtes heureuses je le serai aussi. Ne gardez pas rancune à Marguerita.

.

REINE.—A vous s'applique le dicton anglais. Votre réponse est *short and sweet*. J'en ferai mon profit, elle est très expressive. Merci.

MARGUERITA.

La vie ressemble à la mer qui doit ses plus beaux effets aux orages.—MME DE KRUDNER.

N'imaginons jamais que les hommes sont trop bons, de peur d'avoir ensuite à les trouver trop mauvais.—SAINTE-BEUVE.

Ne croyez pas qu'en abaissant les autres par vos discours vous vous releviez vous-même. Quand on monte sur des cadavres, on ne se grandit pas pour longtemps, et l'on s'enfoncé bientôt dans la boue.

LE TREMBLEMENT DE TERRE

DEPUIS la catastrophe de mardi dernier, plusieurs nouvelles secousses de tremblement de terre, légère il est vrai, ont été ressenties à divers intervalles à Charleston et aux environs. Malgré cela la population commençait à se rassurer, et plusieurs des personnes qui campaient dans les rues et sur les places publiques s'étaient hasardées à rentrer chez elles; mais à la suite de la nouvelle secousse qui s'est fait sentir vendredi soir, vers onze heures, sur toute la côte de l'Atlantique, depuis Jacksonville jusqu'à Washington, une nouvelle panique s'est produite à Charleston, dont les habitants sont littéralement affolés. Les personnes qui s'étaient décidées à rentrer chez elles, en sont sorties en toute hâte, se précipitant dans les rues, où elles ont passé la nuit en proie à une terreur continuelle et dans l'attente de quelque effroyable cataclysme. Bien que pendant la secousse de vendredi soir, une personne, une femme, ait été tuée, il n'y a pas eu de nouveaux dégâts matériels importants. Deux maisons se sont écroulées, mais elle avaient été déjà à moitié démolies par la secousse de mardi. De plus une partie de la corniche de l'hôtel Charleston s'est effondrée.

L'effet n'en a pas été moins désastreux au point de vue moral, car la secousse avait été accompagnée d'un bruit sourd et prolongé vraiment effrayant. Tous ceux qui peuvent quitter la ville s'en vont en toute hâte, tandis que les autres n'osent pas encore s'aventurer à retourner dans leurs demeures. La terreur et la consternation des habitants a encore été augmentée hier matin par le bruit qui s'est répandu parmi eux qu'une pluie de gravier et de petits cailloux s'était abattue sur une partie de la ville, notamment dans le voisinage des bureaux du journal le *News and Courier*. La ville présentait hier un aspect lamentable. La population était complètement démoralisée et le bruit d'une porte fermée par un courant d'air suffisait pour faire déguerpir tous les locataires de la maison.

Le tremblement de terre n'a eu aucun effet sur le havre et le port de Charleston. Les sondages qui ont été faits ont prouvé que la surface du sol, au-dessous de l'eau, n'avait aucunement été bouleversé comme on l'avait craint d'abord.

Après Charleston, c'est à Savannah et à Augusta (Georgie) que la secousse de vendredi soir paraît avoir été la plus violente. A Savannah même plusieurs légères vibrations ont été ressenties depuis, notamment dans les bureaux et les ateliers du *Morning News*, qui se trouvent à l'étage le plus élevé du plus haut bâtiment de la ville. Lors de la secousse de vendredi soir, les typographes du *Morning News* se sont tous sauvés dans la rue; mais ils sont retournés reprendre leur ouvrage quelques instants après. L'inquiétude est plus grande encore à Augusta (Georgie) où les affaires étaient presque complètement suspendues hier et où les habitants n'ont pour ainsi dire pas dormi depuis le 31 août.

Le tremblement de terre de mardi dernier est le plus fort qui se soit jamais produit aux Etats-Unis; c'est également celui qui s'est fait sentir sur la plus grande étendue du territoire. Il a été précédé pendant plusieurs jours de quelques légères vibrations dans les Carolines et de quelques secousses plus prononcées à Charleston le 27 et le 28 août. La grande secousse qui a causé tant de dégâts à Charleston, semble avoir commencé dans le centre de la Caroline du Nord le 31 août, 9 h. 50 m. du soir. De là, les secousses se sont propagées dans toutes les directions, avec une rapidité variant de 25 à 65 milles à la minute et se sont fait sentir sur une étendue de 900,000 milles carrés, comprenant 28 Etats, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux grands lacs et au sud de la Nouvelle-Angleterre, d'une part, et de l'autre, des côtes de l'Atlantique jusqu'au centre de la vallée du Mississipi. Dans les Carolines, la secousse a été accompagnée par quelques éboulements de terrain et le sol s'est crevassé en plusieurs endroits. On a déjà reçu de divers points plus de cent rapports sur le tremblement de terre au bureau central du service des signaux à Washington, et, lorsque tous les rapports seront arrivés, on dressera une carte indiquant les points d'origine de la secousse et son intensité dans les différents endroits où elle s'est fait sentir.

CURIOSITÉS MÉDICALES.

PEUT-ON MOURIR DE PEUR ?

PEUT-ON mourir de peur? se demande le journal médical anglais *The Lancet*, à propos du cas tout récent d'une jeune femme de Keating. L'affirmative ne semble pas douteuse, au moins dans le cas en question. Cette jeune femme, voulant en finir avec la vie, avait avalé une certaine quantité de poudre insecticide, après quoi elle s'était étendue sur son lit, où elle fut trouvée morte au bout de quelques heures. Il y eut enquête et autopsie. L'analyse de la poudre trouvée dans l'estomac et qui n'avait même pas digérée, démontra que cette poudre était absolument inoffensive par elle-même, au moins pour un être humain. Et pourtant la jeune femme était bel et bien morte. Les médecins chargés de l'affaire estiment que le sujet, doué d'une imagination exaltée et d'un tempérament éminemment nerveux, a dû mourir par syncope, sous le coup de la violente émotion consécutive à l'absorption de la poudre supposée mortelle.

The Lancet rapproche de ce cas tout récent deux exemples de cruelles mystification où la mort survint également sous le coup d'une profonde terreur.

Le premier est le cas classique d'un condamné anglais du siècle dernier livré à des médecins pour servir à une expérience psychologique, dont la mort fut le résultat. Ce malheureux avait été solidement attaché à une table avec de fortes courroies; on lui avait bandé les yeux, puis on lui avait annoncé qu'il allait être saigné au cou et qu'on laisserait couler son sang jusqu'à épuisement complet, après quoi une piqûre insignifiante fut pratiquée à son épiderme avec la pointe d'une aiguille et un siphon déposé près de sa tête, de manière à faire couler sur son cou un filet d'eau qui tombait sans interruption, avec un bruit léger, dans un bassin placé à terre. Au bout de six minutes, le supplicié, convaincu qu'il avait dû perdre au moins sept ou huit pintes de sang, mourut de peur.

Le second exemple est celui d'un portier de collège qui s'était attiré la haine des élèves soumis à sa surveillance. Quelques-uns de ces jeunes gens s'emparèrent de sa personne, l'enfermèrent dans une chambre obscure et procédèrent devant lui à un simulacre d'enquête et de jugement. On récapitula tous ses crimes, on conclut que la mort seule pouvait les expier, et que cette peine serait appliquée par décapitation. En conséquence, on alla chercher une hache et un billot, qu'on déposa au milieu de la salle; on annonça au condamné qu'il avait trois minutes pour se repentir de ses fautes et faire sa paix avec le ciel; enfin, les trois minutes écoulées, on lui banda les yeux et on le força de s'agenouiller, le col découvert, devant le billot, après quoi les tortionnaires lui donnèrent un grand coup de serviette mouillée et lui dirent, en riant, de se relever.

A leur extrême surprise, l'homme ne bougea pas. On le secoua, on lui tâta le pouls. Il était mort. Mort de peur, évidemment, sous l'influence de la terrible épreuve à laquelle il venait d'être soumis.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 224.—LOGOGRIPE

Si l'on est mon Premier,
 L'esprit ni la finesse
 Ne vous font estimer.
 Devenu mon Dernier,
 La langueur, la faiblesse
 Ne vous font dédaigner.

No 225.—PROVERBE-DEVINETTE

Mettre à la place des X les mots propres à reconstituer un proverbe connu.

XXXX on XXXX pour imprimer la XXXXXXXX à cet enfant, plus il semble XXX sa XXXXXXXXX augmenter

No 226.—CHARADE

Mon Premier est en fer lorsqu'il n'est pas en grès;
 Tout subit de mon Deux la marche et le progrès;
 Gras ou maigre mon Tout a pour moi mille attrait.

SOLUTIONS :

No 222.—Le point sur l'i.

No 223.

BLANCS.	NOTES.
1 P 4e F R	1 P 3e C
2 F 2e F	2 ?
3 F pr. P, échec et mat.	
	Si : 1 R 1er T
2 F 2e F	2 F ou P joue
3 D 8e T ou ou D pr. P, échec et mat.	

ONT DEVINÉ :

Laurentine Dufresne, Ottawa; S. Dupuis, Montréal.

Rendre une volaille tendre.—Les Français ont une manière de rendre tendre dans le rôtissage une vieille volaille, qui vaut la peine de s'imiter. On doit l'assaisonner et l'attacher dans deux épaisseurs de papier mou, blanc ou légèrement brun, et la mettre dans le fourneau une demi-heure plus tôt qu'il faut pour la faire cuire. Elle cuira lentement ainsi préparée, et si on la saupoudre délicatement avec de la farine quand on enlève le papier après une demi-heure de cuisson, la volaille sortira du fourneau d'un beau brun et sera facilement découpée.

LE CODE DU CHASSEUR

Voici quel doit être le code du parfait chasseur :

Sans rechiner tu sauteras
De ton lit matinalement.
Dans les champs tu t'échineras,
Jusqu'au soir inclusivement.
Beaucoup de chasseurs tu verras,
Mais de gibier aucunement.
L'œuvre de mort n'accompliras
Que dans des rêves seulement.
Les poulets tu respecteras,
Ainsi que les chats même ment.
Le chien d'autrui tu ne prendras
Pour un lièvre devenu grand.
Ton camarade tu tueras
Le moins possible assurément.
Ton fusil tu déchargeras
En revenant soigneusement.
Vers huit heures tu rentreras
Anéanti complètement
Et jamais ne rapporteras
Qu'un moineau mort d'isolement.

CHOSSES ET AUTRES

—Durant le cours de cette année 70,000 personnes sont mortes du choléra en Corée.
—Un grand nombre de chrétiens ont été massacrés en Chine depuis quelque temps.
—Les vendanges en Californie vont donner, cette année, 25,000,000 de gallons de vin, soit 10,000,000 de gallons de plus qu'en 1885.
—Une femme coquette ressemble à l'ombre qui vous accompagne ; si vous courez après elle, elle vous fuit ; si vous fuyez, elle vous suit.
—Dans l'infortune, un Turc se résigne, un Russe se soumet, un Espagnol se tait, un Anglais se tue, un Français espère.
—La récolte du blé en Autriche et Hongrie est de 6,000,000 d'hectolitres de moins que l'année dernière.
—L'Allemagne produit 73,000 pianos annuellement, l'Angleterre en fait 45,000, les Etats-Unis 42,000, et la France 20,000.
—L'Oregon paie une prime de 2 cents pour chaque écureuil tué, et un homme s'est récemment présenté au bureau du trésor avec 125,000 queues de ces petits animaux.
—Une manufacture d'allumettes d'Akron (Ohio) peut faire 57 millions d'allumettes par jour quand elle est en pleine activité.
—Le prix du blé en Angleterre est environ 18 cents meilleur marché le boisseau qu'il n'a été depuis cent vingt-cinq ans.
—Un homme de l'île du Prince-Edouard possède un cheval qui a perdu un œil dont la place innocente lui sert de voie respiratoire.
—Un Canadien-Français du nom de Roch Bienvenu, après avoir passé 14 mois aux Etats-Unis s'en est retourné au Canada et a déclaré, en pleine Cour de Justice, se nommer *Welcome*. Quelle sottise !
—Pour donner à la mousse une belle coloration verte, il suffit, après l'avoir fait sécher, de la plonger pendant quelques minutes dans de la teinture d'indigo.
—Ceux qui ont éprouvé des douleurs d'oreilles savent quelles souffrances atroces elle font endurer. On parvient rapidement à se procurer un calme par l'application sur l'oreille d'un petit sachet de grains d'avoine très chaud. On renouvelle les sachets lorsqu'ils sont refroidis.
—Une machine pour cueillir les framboises a été inventée par un citoyen de Yates, N. Y. Elle consiste en une longue poche faite de drap attachée à une charpente légère. La poche est portée d'arbres en arbres, et un grand crochet à la main l'opérateur attire chaque framboisier au-dessus de ce plateau, tandis qu'avec l'autre main il frappe légèrement dessus avec une palette pour faire tomber le fruit.

MADemoiselle J. CHAMPAGNE, ci-devant du Grand Syndicat de la Puissance, informe respectueusement sa nombreuse clientèle, et le public qu'elle a ouvert un Salon de Modes, au No 754, rue St-Catherine, où elle invite les Dames à venir examiner ses comptoirs déjà en ombres de tout ce qu'il y a de plus nouveau en fait d'étoffes à Manteaux et de fournitures pour Robes et Chapeaux.
Des modistes de première classe, venues de New York, assurent une exécution parfaite de toute commande qui lui sera confiée.

NOUVEL AVIS

Pour les personnes possédant la collection du *Magasin Pittoresque* (1re série, 50 vol.), l'administration a eu la pensée de réunir en un seul volume la Table des quarante premières années (1833 à 1872) et celle de dix années suivantes. Prix du volume contenant les deux Tables : Volume broché : 10 francs ; volume cartonné : 11 francs 50. Port en sus.
Bureaux : 29, Quai des Grands Augustins, Paris (France)

La plus grande vente à bon marché de la Saison

Réduction de 25 pour cent sur tous nos lainages, tels que Tweeds, Flanelles, Convertes, etc, au

SYNDICAT CANADIEN,
DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

15077

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Gelatine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Co
10—RUE DE BRESOLES—10
MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

APRES une visite faite dans les diverses pharmacies de cette ville, nous avons **TROUVÉ** que la pharmacie **ROBERT**, nouvellement ouverte, au No 9, rue St-Laurent, était une pharmacie **UN** et que son assortiment d'objets pharmaceutiques était supérieur à ce que nous avons vu jusqu'à présent. Il est inutile d'avoir un **PORTEFEUILLE** bien garni, pour aller y faire ses achats, car les prix sont des plus raisonnables. Une attention soignée est aussi portée aux ventes, et les prescriptions ne sont remplies que par des personnes d'une longue expérience.

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la **PHARMACIE EDMOND LEONARD,**

et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eau dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au **No 1615, RUE NOTRE-DAME,** convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

ARCAND FRERES

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manière à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que ple ne et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT,
MONTREAL

Liste des prix de **L. MARTIAL**, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine ; Cartes de Visites : 75 centins la douzaine. Une visite est sollicitée.

\$100 DE RECOMPENSE

Cette récompense libérale sera donnée à chaque personne qui, étant atteinte de mal de tête, insomnie, maladie du foie, rhumatisme, dyspepsie ou constipation, prouvera qu'elle n'a obtenu aucun résultat sensible en buvant de l'**EAU DE ST-LEON.**

E. Massicotte & Frère, seuls Agents,
217, RUE ST-ELIZABETH
(Téléphone No 310 A)

DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER,
1489, Rue Notre-Dame,
ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

DR JOS. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 144, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

MAGASIN DE L'UNION,
No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.
CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

VICTOR ROY
ARCHITECTE
No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares
"CREME DE LA CREME"
Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

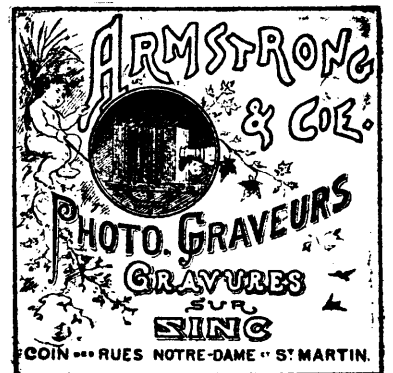
CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"
LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents
A vendre chez tous les marchands de première classe. Essaye

LESAGE & AMIOT,
Ingénieurs Civils et Sanitaires,
ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES
ET AGENTS D'IMMEUBLES,
No. 62, Rue Saint-Jacques,
MONTREAL.



LE MONDE ILLUSTRÉ,
28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

ABONNEMENTS :
Un an..... \$3.00
Six mois..... 1.50
Quatre mois..... 1.00

PAYABLE D'AVANCE

ANNONCES
PAR LIGNE NONPAREIL :
Première insertion..... 10 cents
Insertions subséquentes..... 5 "
A longs termes..... Conditions spéciales.
Un numéro spécimen envoyé gratis sur demande

DR F. X. SEERS, L.D.S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 18 septembre 1886

LES DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

VOICI ce que Georges écrivait :

Mon cher Maurice,

J'ai demandé et je viens d'obtenir un congé d'un mois. J'arriverai demain à Paris. Je resterai avec toi quinze jours, si tu veux bien me garder aussi longtemps, et j'irai passer les quinze autres jours à ta jolie ferme des Ambrettes, dans la famille de notre bon ami Thomas. Il y a plus de trois mois que je n'ai reçu aucune nouvelle de là-bas. Si tu sais comment va notre bonne maman Manette, tu me le diras demain.

A toi de cœur.

(GEORGES.)

—Le cher ami, dit Manette très émue, comme je vais être heureuse de le voir et de l'embrasser. C'est que je ne l'ai pas vu depuis la guerre, depuis qu'il est capitaine, depuis qu'il a gagné la croix d'honneur sur le champ de bataille ! Il est bon comme toi, Maurice ; tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?

—Ne venez-vous pas de dire qu'il était mon frère ?

—Oui, Maurice, ton frère, puisque vous êtes deux de mes enfants. Ah ! aimez-vous bien toujours ; ce sera le bonheur de Manette ; Maurice, je resterai quinze jours près de toi, et je m'en retournerai avec Georges.

—Nous reparlerons de cela, répondit Maurice en souriant, mon intention est de vous garder tous les deux plus longtemps.

—Nous verrons ce que dira Georges. En attendant, tu vas achever de lire tes lettres.

—Je suis comme vous, Manette, fit le jeune homme, j'en ai assez pour l'instant. Il en reste une douzaine, je les lirai tantôt.

—Là-dessus, Maurice, je n'ai pas de conseils à te donner.

—Manette, ne vous êtes-vous pas demandé pourquoi ma dernière lettre vous priait si instamment de venir passer quelques jours à Paris ?

—J'ai pensé, mon ami, qu'il te serait agréable de me voir, de me montrer ensuite ton hôtel, où tu es superbe, et de recevoir mon approbation pour tout ce que tu as fait.

—Vous ne vous êtes pas trompée, Manette ; mais j'avais encore une autre raison.

—Laquelle ?

—Le désir, le besoin, si vous le voulez, de causer avec vous. Il y a beaucoup de choses qu'on ne peut pas dire dans une lettre...

—Eh bien, Maurice, nous pouvons causer. Qu'as-tu à me dire ?

—Manette, je désire me marier.

—Mon enfant, la vieille femme à qui tu demandes son avis t'approuve absolument. Tu ne pouvais rien me dire qui me fit autant de plaisir. Oui, il faut te marier. Il faut ici une femme pour t'aimer d'abord, puis pour gouverner la maison. Si brillante que soit la position d'un jeune homme seul, je ne la comprends pas. Maurice, tu es trop

riche et tu reçois trop de lettres... comment dirai-je ?... singulières, pour ne pas associer, le plus tôt possible, ta vie à celle d'une belle jeune femme, qui, par son cœur, son caractère et sa vertu, sera digne de toi. Je ne parle pas de la fortune, tu en as assez pour avoir le droit de prendre, n'importe dans quel monde, la femme de ton choix. Mais ce qu'il faut surtout qu'on t'apporte en dot, Maurice, c'est un passé sans reproche, c'est la sagesse. As-tu déjà jeté les yeux sur une jeune fille ?

—Ce n'est pas une jeune fille, Manette, bien qu'elle n'ait que vingt ou vingt-deux ans, — je ne lui ai pas demandé son âge, — elle est veuve.

—Pour toi, Maurice, j'aurais préféré une jeune fille.

—Pourquoi ?

—Parce qu'une jeune fille, devenant une jeune femme, se corrige facilement, pour plaire à son mari, de certains défauts qu'elle peut avoir, tandis que la veuve qui en a les garde.

—Il peut se faire qu'elle n'en ait pas.

—Enfant, fit Manette en hochant la tête, toutes

—Tu peux me dire son nom, Maurice ?

—Princesse Olga Ramidoff.

—Ah ! fit Manette, c'est une princesse !

—Vous paraissez étonnée.

—Je l'avoue, Maurice, mais ce n'est pas, crois-le bien, parce que je trouve que tu as jeté les yeux trop haut. Avec ta fortune, mon ami, et tes mérites personnels, qui sont plus encore que ta fortune, tu as le droit de prétendre à une illustre alliance. Je n'ai jamais vécu ni avec des princes, ni avec des princesses ; mais si ce sont des hommes et des femmes comme les autres, je leur accorde volontiers le prestige qu'ils doivent à leur naissance, lequel est tout entier dans les services rendus par les ancêtres. Je n'ai qu'à t'applaudir, Maurice, d'avoir fixé ton choix sur une princesse. J'aurais préféré qu'elle fût Française ; mais comme tu viens de me le dire, elle l'est presque, puisque ses parents sont nés en France. Est-elle riche ?

—Plus d'un million de fortune.

—Je pouvais me dispenser de t'adresser cette question. Il va sans dire que tu l'aimes ?

—Oh ! oui, je l'aime, ou plutôt je l'adore ! répondit Maurice avec feu.

—Il faut qu'il en soit ainsi. Naturellement, elle t'aime aussi ?

—Elle a bien voulu me dire que son cœur répondait aux battements du mien.

—Elle est restée veuve sans enfant ?

—Oui.

—Elle est belle ?

—Oh ! merveilleusement belle !

—Ton enthousiasme me plaît, répondit Manette avec un affectueux sourire ; je sens qu'on doit être ainsi quand on aime. Elle est intelligente, instruite, distinguée ?

—Parfaite sous tous les rapports.

—Ce qui veut dire qu'avec la grâce et la beauté elle a la bonté, tous les nobles sentiments.

—Oui, Manette, oui.

—Alors, mon enfant, je me réjouis avec toi du bonheur qui t'attend.

—Ainsi, vous m'approuvez ?

—Comment ne t'approuverais-je pas ? Tu as découvert la femme que je rêvais pour toi. Y a-t-il longtemps que tu la connais ?

—Environ six semaines.

—Ce n'est pas beaucoup. Il est vrai que quand on est jeune l'amour entre vite au cœur.

—Est-ce la première femme que tu aimes Maurice ?

Il eut un moment d'hésitation, mais il répondit :

—Oui, la première.

La question de Manette venait de rappeler brusquement Georgette à son souvenir.

Un peu de rouge monta à son front, et, à travers un nuage qui tomba sur ses yeux, il vit passer la jeune fille, toujours belle, mais pâle, triste, le front baissé et toute en larmes.

Manette n'avait rien remarqué. Elle reprit :

—Comment l'as-tu rencontrée, cette belle princesse ?

—C'est tout simplement le hasard, un hasard merveilleux qui me l'a fait connaître.

—Oui, fit Manette, dont la pensée embrassa tout son passé, le hasard, qui est souvent une manifestation de la Providence, joue un rôle très important dans la vie. Veux-tu me dire, Maurice, comment il t'a conduit vers la princesse ?

—C'est toute une aventure.

—Voyons.

Alors Maurice lui raconta l'escapade du singe Miko et sa première visite à la charmante Olga



Demain, tu seras plus heureux encore, car tu auras un confident de plus.—(Page 86, col. 1.)

les femmes en ont.

VI

Ils restèrent un moment silencieux.

—A quel monde appartient-elle, cette jeune veuve ? demanda Manette.

—Au meilleur monde, répondit-il.

—Selon moi, c'est une garantie. Elle est de Paris ?

—Non, mais elle y demeure tout près d'ici.

—Ce qui te permet de la voir souvent, fit Manette en souriant. De quel pays est-elle ?

—Elle est née en Pologne, et son mari était un grand seigneur russe.

—Alors elle n'est pas Française ?

—Parce qu'elle est née en Pologne ; son père et sa mère, qu'elle a perdus lorsqu'elle était jeune encore, étaient Français tous les deux. Elle porte aujourd'hui un des plus grands noms de Russie.

—Vous ne vous êtes pas trompée, Manette ; mais j'avais encore une autre raison.

—Laquelle ?

—Le désir, le besoin, si vous le voulez, de causer avec vous. Il y a beaucoup de choses qu'on ne peut pas dire dans une lettre...

—Eh bien, Maurice, nous pouvons causer. Qu'as-tu à me dire ?

—Manette, je désire me marier.

—Mon enfant, la vieille femme à qui tu demandes son avis t'approuve absolument. Tu ne pouvais rien me dire qui me fit autant de plaisir. Oui, il faut te marier. Il faut ici une femme pour t'aimer d'abord, puis pour gouverner la maison. Si brillante que soit la position d'un jeune homme seul, je ne la comprends pas. Maurice, tu es trop

laquelle, depuis six semaines, avait été suivie de beaucoup d'autres.

— En effet, Maurice, dit Manette, quand il eut terminé son récit, c'est une véritable et très intéressante aventure. Je suis un peu fataliste, mon ami, — dans l'Inde le fatalisme est une doctrine, — eh bien, je suis convaincue que tout cela a été dirigé par une volonté supérieure. Tu vas à ta destinée, Maurice ; mais comme toi je suis pleine de confiance ; tout est souriant, c'est un avenir heureux qui s'ouvre devant toi.

— Si j'avais pu concevoir un doute au sujet de mon bonheur, vos sages paroles, Manette, auraient déjà dissipé toutes mes craintes.

— Tu aimes et tu es aimé, Maurice ; c'est là le bonheur suprême auquel aspirent tous les êtres humains. Garde la paix dans ton esprit et dans ton cœur. Dans combien de temps aura lieu ton mariage ?

— Dans un mois, je pense.

— C'est bien. Dans un mois, Maurice, j'ouvrirai pour la dernière fois la cassette du docteur Grandier. Il y reste un superbe collier de perles, deux saphirs et deux rubis d'une grosseur inconnue, et plusieurs magnifiques diamants ; le tout vaut bien cinq cent mille francs. Ce cadeau de noces sera digne de la princesse. Seulement, Maurice, ne parle point de cela à ta fiancée : c'est une surprise que je désire lui faire le jour de votre mariage. Ne lui parle même pas de la pauvre rebouteuse, c'est inutile. Plus tard, quand elle sera ta femme, je lui apprendrai moi-même le secret de ma vie.

— Manette, je garderai le silence.

— As-tu encore quelque chose à me dire ?

— Plus rien, Manette, sinon que je suis heureux de vous avoir fait lire dans mon cœur.

— Demain, tu seras plus heureux encore, dit-elle gaiement, car tu auras un confident de plus.

Elle ajouta, en se levant :

— Je vais faire le tour de ton jardin, Maurice.

A trois heures le jeune homme se rendit chez la princesse. Depuis qu'elle lui avait dit : " Je vous aime et je consens à devenir votre femme, " il venait la voir tous les jours. Il se trouvait si bien près d'elle, dans ce petit boudoir rose, élégant et parfumé, dont il ne sortait jamais qu'à regret. Chaque jour leur conversation était à peu près la même ; mais les amoureux trouvent un charme infini à répéter les mêmes choses.

Quand Maurice entra dans le boudoir, la princesse, qui l'attendait, se leva et vint à lui. Leurs mains s'unirent et ils restèrent un moment silencieux et immobiles, croisant leurs regards pleins d'amour.

— Olga, dit Maurice d'une voix caressante, vos beaux yeux sont fatigués et humides comme si vous aviez pleuré.

— C'est vrai, répondit-elle, j'ai pleuré ; depuis quelque temps cela m'arrive souvent.

— Olga, pourquoi ces larmes ? Dites-moi ce qui vous fait pleurer.

— Des pensées qui me viennent, Maurice, des réflexions que je fais...

— Alors vous avez des craintes ; quelles sont-elles ?

— Je vous en prie, ma bien aimée, faites-les moi connaître afin que je puisse les dissiper.

— Ce ne sont pas des craintes, mon ami, répliqua-t-elle vivement, non, non, ce ne sont pas des craintes, et vous ne pouvez rien contre la tristesse qui s'empare de moi lorsque je me trouve seule, livrée à mes pensées. Je me tourne malgré moi vers le passé, et je me souviens de mon père, de ma mère, qui ne sont plus ; je pense aussi à une sœur...

— Quoi, Olga, vous avez une sœur ! s'écria Maurice.

— Je ne l'ai plus.

— Ah ! fit-il tristement, morte aussi !

— Oui, mais ne parlons plus de cela, Maurice.

— J'ai aussi mes souvenirs, Olga, et je sais tout le respect que l'on doit à cette religion du cœur.

— Maurice, reprit-elle, vous m'aimez bien, n'est-ce pas ?

— Si je vous aime ! Ah ! vous ne sauriez en douter !

— C'est vrai, Maurice, vous m'aimez et vous m'aimerez toujours. Ah ! vous ne savez pas combien votre amour m'est précieux, vous ne pouvez

pas savoir le bonheur qu'il me donne ! Si je le perdais, Maurice, je ne pourrais plus vivre !

— Quand deux cœurs se sont donnés comme les nôtres, Olga, aucune puissance au monde ne saurait les désunir. Si vous croyez me devoir quelque chose, chère adorée, je vous dois bien plus, moi, car je ne me fais pas illusion, je sais combien est grand le sacrifice que mon amour vous impose.

— Que voulez-vous dire ?

— Mais je vous le jure, continua-t-il, mon cœur reconnaissant saura vous en tenir compte.

— Maurice, je ne comprends pas.

— Oui, parce que vous avez toutes les délicatesses. Mais pour vous donner tout le dévouement et tout l'amour que vous méritez, je n'oublierai jamais qu'en devenant madame Maurice Vermont, une bourgeoise parisienne, vous aurez cessé d'être princesse.

— Princesse ! Ah ! plutôt au ciel que je ne l'eusse jamais été ! s'écria-t-elle avec un accent singulier.

Maurice attacha sur elle ses yeux étonnés.

— Au lieu de donner votre nom à une veuve, reprit-elle en le regardant avec tendresse, c'est une jeune fille que vous épouseriez.

— Ah ! chère Olga, ma belle aimée ! murmura le jeune homme enivré.

Ils s'étaient assis sur la causeuse.

— Maurice, vous venez de parler de reconnaissance, eh bien, je vais vous dire celle que je vous dois. Ecoutez-moi : Le prince Ramidoff était un homme de grand cœur et d'une bonté exceptionnelle, mais il était beaucoup plus âgé que moi. Je n'ai jamais eu qu'à me louer de ses bons procédés.

Pourquoi l'ai-je épousé ? Je n'en sais rien. J'étais orpheline, je n'avais qu'une fortune médiocre, peut-être ai-je été séduite par l'immense fortune du prince, et aussi par ce titre de princesse que j'allais porter. J'avais un grand orgueil et souvent, malheureusement j'ai écouté les conseils d'une sottise vanité.

Pendant des années, Maurice, j'ai eu la fièvre d'une ambition insatiable et désordonnée. Je vivais seulement par l'esprit et l'imagination, et je ne saurais vous dire jusqu'où sont allées mes folles pensées. Ce cœur, que je sens battre maintenant dans ma poitrine, insensible et froid, restait fermé à toute émotion. Rien ne pouvait le faire tressaillir.

— En épousant le prince Ramidoff, je pus jouir d'une grande fortune, on me salua du titre de princesse et j'eus tous les honneurs rêvés... Ah ! comme je vois bien aujourd'hui ce que valent les grandeurs humaines ! La richesse, un titre, le luxe, les honneurs, l'éclat, tout cela est bien peu de chose, oui, bien peu de chose. Maurice, tout cela ne vaut pas un regard qu'on donne à l'homme aimé, un soupir qui sort de l'âme."

Le jeune homme l'écoutait avec une émotion extraordinaire. Suspendu à ses lèvres, il semblait boire ses paroles.

— Aujourd'hui, Maurice, reprit-elle, je voudrais être pauvre et l'avoir toujours été ; oui, je voudrais que nous fussions pauvres tous les deux ; comme cela nous serions moins en vue, personne ne nous connaîtrait, nous serions plus libres, plus à nous et dans un petit endroit, n'importe où, nous cachions notre bonheur à tous les jaloux... Il me semblerait que le dévouement est plus facile et qu'on doit mieux s'aimer quand on est pauvre.

— Chère Olga, répondit Maurice en souriant, la fortune n'empêche pas le dévouement et elle ne peut avoir aucune influence sur le véritable amour.

— Vous avez raison, mon ami, et la preuve c'est que je ne pense jamais que vous êtes riche. Si vous n'aviez rien, je serais trop heureuse de pouvoir vous dire : Maurice, tout ce que je possède

— Et moi, répliqua-t-il, en l'enveloppant de son regard, c'est avec bonheur, c'est avec orgueil que je mets ma fortune à vos pieds.

Ils restèrent un moment silencieux, se regardant, s'admirant avec une indicible ivresse.

— Ah ! Maurice, s'écria-t-elle avec exaltation, on payerait de sa vie le ravissement que vous me faites éprouver !

— Olga, vous m'aimez donc autant que je vous aime ?

— Maurice, depuis ce jour heureux où vous êtes entré la première fois dans ce salon, que de choses nouvelles me sont apparues dans un horizon res-

plendissant de lumière ! Je n'avais jamais aimé, et je ne croyais pas que je pusse connaître la douce ivresse, les ravissements délicieux, les joies inouïes que donne un amour partagé... Votre voix a fait tressaillir mon cœur et je l'ai senti battre ; sous votre regard le marbre s'est animé, et, comme un rayon lumineux descendu du ciel, l'amour a fait passer en moi sa flamme ardente.

— Vous êtes mon premier amour, Maurice : vous m'avez fait voir la vie sous son véritable aspect, avec ses espérances et ses satisfactions réelles ; vous m'avez fait comprendre ce que la femme doit être, vous avez ouvert mes yeux, éclairé ma raison, attendri mon cœur et élevé mon âme, vous m'avez appris tout ce que j'ignorais !...

— Je ne suis plus la femme que j'étais, Maurice, vous m'avez transformée, et c'est pour cela que je vous dois tout l'amour, toutes les tendresses que vous avez fait naître en moi, que je vous dois une éternelle reconnaissance !

— Olga, s'écria Maurice, vous n'êtes pas seulement la plus belle, vous êtes la plus parfaite des femmes ! Vous êtes un ange et je vous aime !

Tout ce que venait de dire la princesse Ramidoff était sincère. Elle aimait Maurice, la glace de son cœur s'était fondue ; l'amour avait dévoré son ambition, terrassé son orgueil et fait vibrer dans son cœur les cordes paralysées de tous les sentiments nobles et élevés ; l'amour l'avait métamorphosée.

VII

Comme sa lettre l'avait annoncé, Georges Raynal arriva vers dix heures à l'hôtel Vermont. Avec quelle joie il fut reçu, on le devine. Et comme Georges ne s'attendait pas à trouver Manette chez Maurice, sa joie à lui fut augmentée d'une heureuse surprise.

Maurice conduisit lui-même Georges dans la chambre qui avait été préparée pour lui dès la veille.

Manette et les jeune gens se retrouvèrent tous les trois à l'heure du déjeuner, que la gaieté expansive de Georges rendit charmant.

— Tu vois, Maurice, dit Manette, probablement avec intention, qu'il est bien plus agréable d'être plusieurs autour d'une table ; nous sommes joyeux tous les trois.

— Aussi, Manette, répondit Maurice, Georges n'est pas un convive ordinaire.

— C'est vrai, et je ne l'ai jamais entendu causer comme aujourd'hui.

— Le bonheur de vous revoir tous les deux, dit Georges, j'ai le cœur plein de joie. Et puis les vins délicieux qu'on nous sert poussent doucement à la gaieté. Ta table est exquise, Maurice ; nous n'avons pas à notre pension d'officiers ces mets succulents ; je te fais compliment de ton cuisinier.

Manette se leva de table la première.

— Mes enfants, dit-elle en envoyant à Maurice un regard mystérieux, vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire, et comme je ne veux pas que ma présence vous gêne, je vous laisse.

— Mais non, Manette, répondit vivement le capitaine, restez avec nous, nous n'avons rien à nous confier, je pense, qui ne puisse être dit devant vous.

— Mon cher Georges, répliqua Manette, il y a bien des choses dans une conversation entre jeunes gens qu'une vieille femme comme moi n'a pas besoin d'entendre. A bientôt.

Et elle sortit de la salle à manger.

— Je comprends, fit le capitaine, interrogeant le regard de Maurice, tu as une confiance à me faire ?

— Oui.

— Que tu as déjà faite à Manette ?

— Oui.

— Il s'agit évidemment d'une chose agréable ?

— Tu en jugeras, répondit Maurice souriant.

— Eh bien, mon cher Maurice, je suis prêt à l'écouter.

— Allumons d'abord chacun un cigare, dit Maurice en se levant ; ensuite, si tu le veux bien, nous descendrons au jardin, et nous causerons en nous promenant à l'ombre de mes grands arbres.

— J'accepte ta proposition avec d'autant plus d'empressement que ma tête se trouvera bien d'être au grand air ; ces diables de vins m'ont un peu étourdi.

Maurice présenta à son ami une boîte d'excellents cigares de la Havane.

Les cigares allumés, le capitaine passa son bras sous celui de Maurice, et ils descendirent dans le jardin.

—Mon cher Maurice, dit Georges en arrivant au bout de l'allée principale du jardin, que le parfum des jasmins et des roses embaumait, je suis complètement émerveillé ; tout ce que j'ai vu déjà, tout ce que je vois est superbe. Ton hôtel est digne de ta fortune. Je m'attendais bien à admirer, mais tes lettres ne m'avaient point annoncé de telles magnificences ! Au milieu de tout cela, Maurice, il ne manque qu'une seule chose.

—Laquelle ?

—Une autre fleur que ces roses, un autre sourire du printemps que ce beau rayon du soleil qui passe à travers les branches : une belle jeune femme qui t'aime !

—J'étais sûr que tu allais me dire cela ; du reste, tu n'es pas le premier qui fais cette remarque.

Et il se mit à rire.

—Eh bien, mon cher Georges, reprit-il, je songe en ce moment même à mettre ici cette autre fleur, cet autre sourire du printemps que tu voudrais y voir.

—Bien vrai ?

—J'espère que dans un mois ce sera fait.

—Bravo ! s'écria le capitaine.

Il saisit une des mains de Maurice et la serra affectueusement dans les siennes.

—Ainsi, reprit-il, c'est de ton prochain mariage que tu voulais me parler ?

—Oui. Je n'ai pas besoin de te dire, Georges, que je compte absolument sur toi pour ce jour-là.

—Comme toujours, Maurice, mon amitié ne te fera pas défaut. Si c'est nécessaire, comme je le crois, j'obtiendrai facilement une prolongation de congé.

—Donc, c'est entendu, tu vas rester ici jusqu'à mon mariage ?

—Rien ne m'empêche d'aller aux Ambrettes et de revenir à Paris pour le grand jour.

—Non, je tiens à t'avoir près de moi, ainsi que Manette. Thomas et sa femme viendront ; tout de suite après la cérémonie ou le lendemain, nous partirons tous ensemble pour Salerne.

—Je suis complètement à toi, dit Georges, et je ne veux rien te refuser.

—A la bonne heure ! Du reste, Georges, tu es mon frère.

—Oui, répondit le capitaine avec émotion, ton ami dévoué, ton frère.

Une fois encore, ils se serrèrent la main.

—Maintenant, dit Georges, parle-moi d'elle.

Maurice lui raconta comment il avait connu la princesse Ramidoff ; il lui parla avec enthousiasme de l'amour subit qu'elle lui avait inspiré, et de son ravissement lorsque la belle Olga lui avait avoué, en rougissant, les yeux voilés de larmes et la poitrine haletante, qu'elle partageait l'ivresse de son amour.

—Allons, dit Georges joyeusement, voilà une union qui se présente sous les meilleurs auspices. Ton bonheur est assuré, Maurice, et je me réjouis avec toi.

—Olga n'avait jamais aimé, reprit Maurice. « C'est vous, me disait-elle hier, qui m'avez fait connaître l'amour, ce sentiment exquis qui pénètre le cœur, l'inonde de joies inconnues et met dans l'âme des ravissements indicibles. » Le prince était beaucoup plus âgé qu'elle, mais il possédait une immense fortune. Il la demanda en mariage ; elle n'avait qu'une modeste aisance, elle accepta. Comme beaucoup de jeunes filles sans expérience et qui ne savent rien de la vie, elle fut éblouie par l'étalage du luxe, des grandeurs et des pompes que le grand seigneur russe fit miroiter devant ses yeux. Elle ne se plaint pas de lui, au contraire ; il l'a rendue très heureuse ; il est vrai qu'il l'adorait, qu'il en était fou... Je comprends cela, car, moi-même, parfois, je me demande si ce que j'éprouve ne ressemble pas un peu à de la folie.

—Mon cher Maurice, dit Georges gravement, j'ai aimé une fois dans ma vie, il est probable que je n'aimerai plus jamais.

—Oh ! fit Maurice gaiement, nous verrons cela.

—Tu crois donc qu'on peut aimer deux fois, Maurice ?

Le jeune homme tressaillit.

—Oui, répondit-il, j'en suis sûr.

Georges ne remarqua point que sa voix avait légèrement tremblé.

—Je te dis donc que j'ai aimé une fois, reprit le capitaine ; j'étais jeune, je n'avais pas vingt ans... Eh bien, Maurice, ne sois pas étonné de ce que tu éprouves, j'étais absolument ainsi. Vois-tu, je ne comprends pas l'amour s'il ne communique point à l'esprit une sorte de délire. Eh ! mon cher Maurice, quand il en est autrement, ce n'est pas l'amour !

—Georges, tu as raison et tu me rassures.

—Aime donc, Maurice, s'écria le capitaine avec un peu d'exaltation, et puisque tu as le bonheur d'être aimé, sois fou d'amour !

Après ces paroles, ils firent une vingtaine de pas en gardant le silence.

—Y a-t-il longtemps que tu n'as vu notre ami Jacques Sarrue ? demanda tout à coup l'officier.

Maurice éprouva une sensation douloureuse.

Très longtemps, répondit-il.

—Est-ce qu'il ne vient pas te voir ?

—Il n'est jamais venu ici.

—Quoi ! fit Georges avec surprise, Sarrue n'a pas répondu à tes invitations ?

—Je n'ai pas invité Jacques Sarrue à venir me voir.

Georges s'arrêta brusquement et son regard étonné se fixa sur le visage de Maurice.

—Ah ! ça, dit-il, est-ce que tu as eu à te plaindre de Jacques Sarrue ?

—Nullement, répondit Maurice.

—Oh ! une idée monstrueuse me passe dans la tête, mais je la repousse avec horreur.

Ce fut le tour de Maurice d'être étonné.

—Que veux-tu dire ? demanda-t-il.

—Non, c'est absurde, cela ne saurait être.

—Georges, explique-toi.

—C'est impossible, n'est-ce pas ?

—Quoi ? qu'est-ce qui est impossible ?

—Que la fortune ait changé à ce point le cœur de Maurice Vermont, qu'il soit capable de dédaigner, de repousser un ami pauvre.

—Oh ! tu n'as pas cette pensée ! s'écria Maurice.

—Elle m'est venue, répliqua Georges : mais je me suis dit en même temps que c'était absurde, impossible... Pourtant, Maurice, j'ai le droit d'être surpris ; entre Jacques Sarrue et nous il y a eu un serment : tu ne peux l'avoir oublié.

—Je n'oublie jamais rien, Georges.

—Je le crois ; mais ce serment est un lien qui nous lie tous les trois. Etre fidèle à l'amitié, comme on l'est à son Dieu, à sa patrie, à sa femme, à ses devoirs, est également une question d'honneur. Maurice, je te le demande encore, Jacques Sarrue a-t-il démerité ? Jacques Sarrue n'est-il plus digne de ton amitié et de la mienne ?

—Je t'ai déjà répondu que je n'avais rien à reprocher à Jacques Sarrue.

—Alors, pourquoi ne le revois-tu pas ? pourquoi ne vient-il pas ici ?

—Lorsque je suis revenu à Paris l'année dernière, j'ai voulu le voir ; je suis allé à Montmartre ; il ne demeure plus rue Berthe. Son ancien concierge me donna sa nouvelle adresse, j'y allai ; une seconde fois il avait déménagé, et on ne put me dire ce qu'il était devenu.

—Et tu n'as pas fait d'autres démarches pour le retrouver ?

—J'avoue que je m'en suis tenu là, répondit Maurice avec un certain embarras.

—De sorte que tu ignores si Sarrue est plus heureux qu'autrefois ?

—Je ne sais rien, dit Maurice visiblement troublé.

—Maurice me cache quelque chose, pensa Georges. Que peut-il s'être passé entre lui et Sarrue ?

« C'est égal, reprit-il tout haut, un homme comme Sarrue, un poète, même aussi peu connu qu'il l'est, n'est pas difficile à trouver dans Paris ; il est impossible qu'on ne sache pas où il demeure, à la rédaction des journaux où il a écrit, où probablement il écrit encore, et je suis surpris, Maurice, que tu n'aies pas songé à cela. »

—J'ai été très occupé, répondit Maurice, cherchant à s'excuser ; mon installation m'a pris tout mon temps.

—Je comprends, fit Georges avec un fin sourire, et puis l'amour est venu, et ton temps et toi-même avez été pris tout entiers par la princesse Olga.

—Mon cher Georges, tu ne connais pas Paris, tu ne peux pas savoir comme la vie est active, comme un jour est vite passé. On est heureux quand on peut faire le quart des choses projetées la veille.

—Cela me prouve que tu n'as pas eu encore à ton service une minute pour t'ennuyer, répliqua le capitaine en riant.

—Tu peux le croire, dit Maurice sur le même ton.

Il firent une dernière fois le tour du jardin, en parlant de diverses choses, et ils rentrèrent dans la maison, où Manette les attendait dans le petit salon.

A son tour, elle désirait se trouver seule avec Georges, pour causer avec lui.

Maurice le comprit et les laissa ensemble.

Georges savait bien des choses que Maurice ignorait et Manette, par exemple, ne voulait point parler à Georges devant Maurice des deux filles de Gervaise.

VIII

Comme le concierge de la rue Saint-André-des-Arts l'avait raconté à Maurice Vermont, Jacques Sarrue ne pouvant plus payer son loyer, le principal locataire de la maison s'était vu forcé de le congédier.

Sans travail et à bout de ressources, sentant la nécessité absolue de limiter ses dépenses, en commençant par celle du loyer, le poète était décidé, d'ailleurs, à donner son congé. Certes, ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il quittait un logement confortable, où Georgette se plaisait ; mais il le fallait. Avant tout, il devait trouver le moyen de faire vivre la jeune fille.

—Je suis désolée de ce qui nous arrive, dit-il à Georgette ; vous devez vous dire que je ne tiens guère la promesse que je vous ai faite.

Elle eut un regard triste, mais plein de reconnaissance.

—Vous avez fait plus que vous ne pouviez, Jacques, répondit-elle ; ah ! je n'oublierai jamais toute l'affection que vous me donnez et votre admirable dévouement. Vous m'avez permis de compter sur vous, je suis sans inquiétude. Faites, Jacques, je ne dis pas comme vous voudrez, comme vous pourrez.

—Je n'avais pas prévu tous ces terribles événements qui ont frappé la France au cœur, reprit-il avec amertume ; je ne pouvais pas lutter contre eux ; d'ailleurs ils n'ont épargné personne, et, plus ou moins, tout le monde a souffert et souffre encore. Mais les affaires reprennent, on rouvre les ateliers, je retrouverai bientôt du travail. En attendant, Georgette, il faut nous soumettre, ce sont des mauvais jours à passer.

—De mon côté, Jacques, je chercherai du travail, le peu que je gagnerai nous viendra en aide.

—Ne parlons pas de cela maintenant, Georgette ; nous verrons plus tard, si je ne peux pas seul suffire à vos besoins.

—Mais vous avez des dettes, Jacques.

—Oui, mais avec le temps je les payerai. Un homme de cœur doit toujours remplir ses engagements ; ceux qui m'ont prêté de l'argent savent parfaitement que je ne puis le leur rendre maintenant ; ils attendront. Jusque-là, Georgette, nous nous gênerons et nous ferons comme nous pourrons.

Sarrue loua, rue Galande, au quatrième étage, une petite chambre assez convenable pour Georgette. N'ayant pu trouver dans la même maison ce qu'il voulait pour lui, il prit un cabinet, une mansarde sous le toit, dans une autre maison de la même rue.

Sans rien dire à Georgette, afin qu'elle ne fût pas sans argent, il vendit pour le prix qu'on lui en donna les meubles qu'il avait achetés pour compléter l'ameublement du logement de la rue Saint-André-des-Arts. La somme n'était pas grosse, mais il se dit avec une certaine satisfaction :

—Voilà pour deux mois d'existence de Georgette assurée.

Sarrue ne manqua pas d'aller donner son adresse à l'imprimerie où il était employé avant la guerre.

On lui répéta ce qu'on lui avait déjà dit plusieurs fois :

— Aussitôt que nous aurons du travail à vous donner, nous vous préviendrons ; mais que cela ne vous empêche pas de passer de temps en temps à l'imprimerie.

Mais, si dans la plupart des imprimeries les presses commençaient à fonctionner, le travail était fort restreint et on rappelait, naturellement, les plus anciens employés. Si bon correcteur que fût Jacques Sarrue, on ne pouvait pas lui donner du travail tant que ses collègues, plus anciens que lui dans la maison, suffiraient à la besogne courante. Quant aux travaux extraordinaires, il ne fallait pas y penser encore.

En attendant, Sarrue voulut se remettre à donner des leçons. Il chercha des élèves et n'en trouva pas un seul.

Il ne voyait pas sans anxiété les jours et les semaines s'écouler rapidement.

Depuis longtemps, Georgette avait compris la situation, et elle s'était dit :

— Il faut que je travaille.

A l'insu de Sarrue, qui s'y serait peut-être opposé, elle chercha de l'ouvrage. Elle en trouva qui lui fut donné de deuxième ou de troisième main. C'était de la confection en grosse lingerie, ouvrage ingrat, toujours mal payé. En travaillant beaucoup, Georgette pouvait se trouver satisfaite quand elle avait gagné de quatre-vingts centimes à un franc par jour.

Quand Sarrue vit qu'elle travaillait, son cœur se serra douloureusement, mais il ne fit aucune observation. Que pouvait-il dire ?

Georgette parvint ainsi à reculer d'un mois la crise prévue.

Un jour, elle dit tristement à Sarrue :

— Jacques, il ne me reste plus rien de l'argent que vous m'avez remis, et pourtant j'ai été économe autant que je l'ai pu.

Le poète tressaillit, et il sentit que tout son sang reflua vers son cœur, mais se roidissant contre sa douleur :

— Georgette, répondit-il, en prenant un air souriant, j'ai enfin trouvé une leçon : deux heures tous les jours et trois francs le cachet !

Le malheureux, il avait le triste courage de mentir, mais ce mensonge était la conséquence d'une idée qui lui était venue subitement.

— Ainsi, continua-t-il, pour quelque temps nous voilà sauvés ! Demain je demanderai qu'on me fasse une avance, et, en attendant mieux, je vous apporterai une petite somme. Ma leçon commence demain, elle est de dix heures à midi. Mais je ne vous ai pas tout dit, Georgette : il est convenu qu'en plus du prix du cachet, je déjeunerai tous les jours avec mon élève. Vous le voyez, Georgette, il ne faut jamais désespérer.

— Je suis heureuse de cette bonne nouvelle, Jacques, répondit-elle ; ah ! vous n'aurez jamais tout le bonheur que vous méritez.

Le visage de Sarrue s'épanouit. Il était content de lui. Il venait de décider qu'il ne mangerait plus qu'une fois par jour, le soir, avec Georgette.

Il se montra gai comme il ne l'avait pas été depuis longtemps.

En voyant Sarrue si joyeux, il ne vint point à la pensée de Georgette qu'il pouvait la tromper.

Le lendemain, vers neuf heures, le poète sortit de sa mansarde avec un paquet de livres sous son bras, et s'en alla chez un marchand de livres qu'il connaissait.

— Je suis gêné en ce moment, lui dit-il, voulez-vous m'acheter ces livres ? Il y en a huit.

Le marchand regarda l'un après l'autre les huit volumes.

— Est-ce que vous avez beaucoup de ces vieilles éditions ? demanda-t-il.

— J'ai plus de cent volumes, que j'ai achetés dans le temps, un peu partout, répondit le poète ; j'ai, entre autres, quelques elzévir introuvables aujourd'hui. Je me déciderai probablement à vendre le tout, et si vous êtes consciencieux je vous donnerai la préférence.

— Les affaires sont mauvaises en ce moment ; vous savez sans doute aussi bien que moi la valeur de ces volumes ; je voudrais les payer leur prix, mais je ne le peux pas.

— Je sais que je ne dois pas être trop exigeant. Combien me donnez-vous des huit volumes ?

Le marchand regarda de nouveau les livres, et après avoir réfléchi un instant, il répondit :

— Cinquante francs, parce que c'est vous.

— Soit, dit Sarrue.

Sarrue était disposé à les laisser pour quarante francs.

— Si vous vous décidez à en vendre d'autres, j'espère que vous n'irez pas chez un de mes confrères, lui dit le marchand en lui comptant son argent.

— Je vous ai promis de vous donner la préférence, répondit Sarrue.

Il mit l'argent dans sa poche et sortit de chez le libraire en poussant un soupir de soulagement. Il ne se souvenait déjà plus que, le matin, en prenant les huit volumes sur la planche qui les portait, des larmes lui étaient venues aux yeux. Ce n'était pas seulement des livres, c'étaient huit de ses vieux amis qu'il venait de vendre. Lui, il serait mort de faim près d'eux. Mais il fallait donner du pain à Georgette !...

A partir de ce jour, Sarrue ne fit plus qu'un seul repas. C'était sa volonté. Il cessa de fumer et s'imposa beaucoup d'autres privations ; mais Georgette eut le nécessaire.

Maintenant qu'il connaissait le moyen de se procurer de l'argent, il n'attendait plus que Georgette lui en demandât. Il voyait lui-même ce qui restait dans la bourse, et quand le moment était venu, il faisait une nouvelle visite au marchand de livres.

C'était toujours le produit des leçons à trois francs le cachet.

L'hiver se passa ainsi.

Un jour, Sarrue remit cent francs à Georgette. Il venait de vendre ses derniers livres ayant quelque valeur.

On lui faisait toujours espérer du travail qu'on ne lui donnait point.

— Je n'ai plus rien à vendre, se dit-il amèrement et le cœur gonflé, et dans un mois, six semaines au plus tard, Georgette sera sans pain.

Il serra fiévreusement sa tête dans ses mains.

— Mon Dieu, comment faire ? s'écria-t-il effrayé en présence du sombre avenir vers lequel il marchait.

Il avait porté ses meilleures poésies à divers journaux, et partout on lui avait répondu :

— On ne lit plus les vers aujourd'hui ; si nous publions une de vos poésies, ce serait pour vous être agréable, et nous ne pourrions pas vous payer. Ah ! si vous nous apportiez un bon roman, ce serait différent. Le roman-feuilleton redevient à la mode et il faut donner satisfaction aux exigences de la masse des lecteurs. Tous les journaux sont à la recherche de romans, qu'ils ont beaucoup de peine à trouver. Laissez la poésie, monsieur Sarrue, et croyez-moi, faites du roman-feuilleton.

Jacques Sarrue se dit que, en effet, c'était un excellent conseil.

Il s'était mis à chercher un sujet et avait passé quinze jours à jeter un plan sur le papier, puis il avait commencé à écrire. Mais dans la situation d'esprit où il se trouvait, tourmenté par ses inquiétudes, son imagination violente restait rétive et il faisait des efforts inouïs pour trouver des idées qui s'obstinaient à ne pas venir.

Alors s'apercevant qu'un bon poète peut ne pas être un romancier, il avait laissé sa plume se couvrir de rouille à côté du troisième chapitre inachevé de son roman.

IX

L'inspecteur de police qui avait dirigé l'expédition de la rue Vaugelas, à la suite de laquelle la dame Paumelle, sa servante, et Albertine, avaient été mises entre les mains de la justice, avaient Mouillon. C'était un homme énergique, ayant beaucoup de patience et de volonté, et une grande quelque ressemblance avec le célèbre Javert des *Misérables*, de Victor Hugo.

Bien qu'il eût eu la satisfaction de voir condamner la dame Paumelle à cinq ans de réclusion, Albertine à un an de prison, et Victoire, la servante grêlée, à deux mois de la même peine, il ne se consolait pas d'avoir laissé échapper le principal coupable dans l'affaire de la rue Vaugelas.

Un instant, il avait eu l'espoir que les révélations de la Paumelle et d'Albertine le mettraient sur les traces de celui qu'elles appelaient M. Hector ; mais celles-ci, ignorant absolument ce qu'il

était, ce qu'il faisait et où il demeurait, il éprouva un désappointement complet.

Il avait subi les reproches de ses supérieurs, et il s'était trouvé humilié, d'autant plus que ces reproches étaient justes. En effet, il était forcé de convenir que, s'il n'avait pas mis la main sur M. Hector, c'était sa faute. Il avait manqué de coup d'œil, il n'avait pas été à la hauteur de sa mission. Il se disait amèrement qu'un novice n'aurait pas été aussi maladroit. Il avait cela sur le cœur.

— Devrais-je le chercher pendant dix ans, vingt ans, s'était-il dit avec une fureur concentrée, je le retrouverai.

Du moment que ce M. Hector ne reculait pas devant le crime pour satisfaire ses passions, Mouillon ne doutait pas qu'il ne fût prêt à commettre un nouvel attentat. Mais pour le suivre pas à pas, afin de pouvoir le prendre sur le fait, il fallait le connaître. Avec les indices très insuffisants qu'il avait recueillis, Mouillon ne se dissimulait pas qu'il s'imposait une tâche difficile, sinon impossible. Mais son honneur était engagé, et il fallait le succès pour se réhabiliter à ses propres yeux.

— Si je ne me trompe pas sur cet homme, pensa-t-il, il voudra prendre sa revanche de son échec rue Vaugelas. Il continuera à poursuivre la jeune ouvrière et lui tendra certainement un nouveau piège.

Ce raisonnement était assez juste, et Mouillon pouvait espérer que Georgette lui ferait retrouver M. Hector. Il parla de son idée à son collègue et ami Ripart. Ripart était un agent de troisième ordre ; c'est Mouillon qui l'avait fait entrer dans le service de la sûreté ; plein de reconnaissance pour son ami, le dévouement de Ripart pouvait être comparé à celui d'un caniche.

— Je suis à vous corps et âme, monsieur Mouillon, dit-il, et c'est toujours avec plaisir que je ferai ce que vous m'ordonnerez.

Mouillon n'eut pas de peine à découvrir où Georgette était allée demeurer en quittant la rue de Meaux. Alors, sans que la jeune fille et Sarrue pussent seulement le soupçonner, les deux agents veillèrent sur Georgette comme deux bons chiens de garde. Elle sortait rarement ; mais chaque fois qu'elle s'éloignait un peu de la rue Saint-André-des-Arts, elle était suivie à distance par l'un ou l'autre des agents.

La guerre et les autres événements graves qui survinrent diminuèrent et firent même cesser complètement cette surveillance particulière dont Georgette était l'objet.

Quand la tranquillité fut rétablie à Paris, les deux agents reparurent rue Saint-André-des-Arts. Peu de temps après, Sarrue et Georgette ayant déménagé, ils établirent leur poste d'observation rue Galande. Mais Mouillon put faire mieux encore : une chambre étant à louer au troisième étage, juste au-dessous de celle de Georgette, Ripart, qui était garçon, en devint le locataire.

— Tu crois donc toujours que tu réussiras ? dit-il à Mouillon.

Maintenant ils se tutoyaient.

— Oui, répondit Mouillon.

— Depuis l'affaire de la rue Vaugelas, plus d'un an s'est écoulé, et bien des choses se sont passées.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Enfin, tu es convaincu que l'homme que nous n'avons pas pincé rue Vaugelas viendras se faire prendre rue Galande ?

— Là ou ailleurs, il faut que nous le retrouvions.

— Me permets-tu une observation ?

— Parle, Ripart.

— Il peut se faire pourtant qu'il ne pense plus à mademoiselle Georgette.

Mouillon secoua la tête.

— Ce qui doit être, Ripart, répliqua-t-il, c'est que M. Hector a perdu les traces de notre jeune fille. Mais tu peux être certain qu'il la cherche depuis le jour où, grâce à nous, elle lui a échappé.

La suite au prochain numéro

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.